VC
18

ÉMILE VERHAEREN

HELENE DE SPARTE

Helene de Sparte

Evocation Ramalique
en IV actes

2550

ACTE I.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE BELGIQUE

E. Verhaeren 5 rue Montbeliard St Cloud 1889.

H E L E N E de S P A R T E .

Quatre actes. Personnages: Hélène, Electra, Pollux, Ménélas, Castor, notables, /Simonide, Euphoras/ bergers, vignerons, laboureurs, viellards, femmes, jeunes filles, enfants.

La scène est à Sparte. Même décor pour les 4 actes.

A C T E I.

(à l'avant de la scène)

A droite la demeure du roi Ménélas, avec portique et terrasse. Devant le seuil un large espace. A gaucne un petit bois: des roses, des lierres, des oliviers, un banc. Entre les branchages, une figure de faune.

(à l'arrière de la scène)

Des bois des montagnes et ci et là un bout de chemin qu'on aperçoit.

(entre l'avant et l'arrière de la scène)

La vallée de l'Eurotas qu'on ne voit pas, mais que domine une rampe bordant le large espace qui s'étend, devant le seuil du palais. Un escalier monumental monte du fond de la vallée et aboutit à cette rampe.

Scène I.

Pollux, bergers, vignerons, notables (Simonide, Euphoras)

Un berger:

Ainsi, c'est donc bien vrai:
Ils arrivent!
Ils ont passé déjà ~~les~~ nos monts et ~~les~~ nos forêts
~~Et fouit nos chemins et abondé nos rives~~
~~Dont la Grèce illumine et décore ses rives.~~
Ils respirent ~~enfin~~ notre air doux et léger
Et chaque pas qui les écarte
Des périls ténébreux et des mouvants dangers
Les ramène, dans leur gloire, vers Sparte.

Et voici que leur char longe nos rives,
Ils ont franchi les chemins des forêts
Et voici que leur char longe déjà nos rives

Un vigneron:

On dit qu'ils ont erré pendant combien d'hivers
Ballotés par les vents et les brusques tempêtes
Et tantôt vers l'Egypte, et tantôt vers la Crête
Immensément, de mer en mer;
On dit qu'ils ont connu des cités grandioses
Où de grands dieux rayonnants et vermeils
Portaient sur leur front d'or, la lune et le soleil.
Il est vrai que l'on dit tant de choses.

Un berger:

Mais est-on sûr enfin
Que ceux que nous ramène le destin
Et qu'on acclame au loin de plaine en plaine
Sur les routes là bas
Sont bien la reine Hélène
Et le roi Ménélas?

Un vigneron:

Pollux en a douté, certes, plus que personne

Un berger:

On affirme, on discute, on hésite, on soupçonne

Simonide (un notable)

Leur retour doit troubler et assombrir Pollux

Euforas (autre notable)

Si Ménélas est roi, lui, Pollux ne l'est plus.

Simonide:

La guerre et Troie, et l'ombre, et la mort, et la gloire
Tout est si loin déjà au fond de la mémoire

Euphoras:

Voici vingt ans bientôt
Que Pollux règne à Sparte et durement nous traite.
Zeus lui même le mit à notre tête
Quand Ménélas partit vers les hasards des flots.

Un berger:

Il fut un maître sage et plus juste qu'un autre.

Simonide:

Il défendit nos droits, mais négligea les nôtres
Les plus justes sont injustes, sans le savoir.

Un berger:

Grâce à lui, les querelles se sont éteintes
On entend plus les cris, les colères, les plaintes
Naître dès le matin et grandir jusqu'au soir

Simonide:

Nous nous taisions et laissions faire
Pour éviter
Alors que rugissait dans Ilion la guerre,
L'autre guerre dans nos cités.

Euphoras:

Mais aujourd'hui qu'Hélène et Ménélas reviennent
Qui donc voudrait encor qu'on entretienne
Fût-ce un seul jour, au fond des coeurs,
Les ressentiments sourds et les mornes rancoeurs.

Un autre notable (qui est entré depuis q.q.temps)

C'est m'a-t-on dit, un pêcheur de la côte
Qui sur la mer vit le premier
Rames longues et voiles hautes

Le navire du roi comme un géant ramier
Cingler, dans le vent clair, vers la patrie.
Toutes les eaux de l'ouest à l'Est, semblaient fleuries
Tellement le soleil y rependait ses feux.
Ménélas débarqua, laissant à bord, Hélène
Et les gens accourus des bourgs et de la plaine
Le reçurent d'abord avec des cris hargneux:
Nul ne pouvait penser qu'il revenait de guerre.
Soudain, quelqu'un s'en vint qui reconnut le roi
En regardant ses yeux, en écoutant sa voix,
Tandis que survenaient sur la grève, les mères
Qui désignaient leurs fils parmi les passagers.
La reine alors parut: ses yeux semblaient songer,
Quand tout à coup, la foule ~~simple mais ingrtaine~~ sa voix rapide et pleine
Frappa les airs de ce seul cri: Hélène! Hélène!
Et ce grand bruit qui venait de là bas
Etait si doux et s'épandait si fort
Que les échos d'Hellas
Et la mer et ses bords
Et l'antre de la nymphe, et le bois du satyre
Longtemps, jusqu'au soir, en retentirent!
Voilà ce que m'a dit quelqu'un venu d'Argos.

Simonide:

Nul ne peut plus douter que les vents et les flots
Nous aient rendu vraiment, l'Atride et sa compagne
Et les voici qui s'avancent vers nos montagnes
Acclamés par les uns, mais reconnus par tous
Et qu'à les voir passer, on se jette à genoux.

Euphoras:

Les dieux leur sont acquis: ces fêtes le démontrent
Et Pollux dépêcha Castor à leur rencontre.

Pollux:

(Survenant avec une troupe d'esclaves portant des fleurs, des fruits, des branches).

"Vous suspendrez ces fleurs
Et leurs guirlandes de lueurs
A la terrasse;
Et ces roses lourdes et grasses
A ce linteau;
Et tresserez autour des blancs poteaux
Et des hampes guerrières
Libérant son feuillage, mais serrant ses rameaux,

Le lierre

(aux bouviers)

Vous choisirez dans le bétail nombreux
Les plus grands ~~beaux~~ boeufs
Pour orner d'or resplendissant leurs cornes;
Vous cuillèrez la menthe et la viorne
Pour en joncher les carrefours, partout,
Vous répandrez au long des routes blanches
Des branches,
Du sable lumineux et de brillants cailloux;
Je veux
Qu'il ne soit pas jusqu'au chemin poudreux
De la ville et des plaines
Qui ne fête~~nt~~, par un accueil joyeux,
Hélène.

Un messager (survenant)

Le roi est ~~rayonnant~~ acclamé et s'attarde là bas.

Pollux.

Mais avant lui, Castor, me rejoindra, sans doute?

Le messager:

Il vient; il a quitté Hélène et Ménélas
Et je l'ai rencontré au détour de la route.

Pollux (rapidement aux bergers).

Menez et maintenez tout au long des pacages
Chèvres, béliers, brebis aux superbes toisons
Pour que le roi les voie autour de sa maison
Et les admire à son passage.

(Les bergers sortent).

Les prés sont gras, les selliers pleins.
J' ai travaillé pour lui, autant que pour moi-même
Le pays tout entier est débordant de gains;
Et plus aucun chemin
Ne voit errer la faim,
De bourg en bourg, par les champs blèmes.

(Un laboureur /à Pollux/

Bien qu'aujourd'hui on acclame le roi
Chacun de nous, au fond de sa pensée
Se souviendra de vous qui fûtes juste et droit
Et de raison valide et avisée.

Pollux:

Vous parlerez ainsi pour me complaire, un jour
Et peut-être bientôt, devant ma soeur, la reine.
(un silence)
Et maintenant, fêtez le maître et son retour
Mais avant tout, fêtez et acclamez Hélène!
(La foule se disperse et Pollux reste seul sur le devant de la scène).

Je m'efface aujourd'hui devant un roi très vieux.
Mais qu'importe, bientôt, je règnerai dans Sparte:
Ma soeur, je la conquiers, mon frère je l'écarte
Le sort toujours, me fut propice et radieux.
La victoire est docile au toucher de mes mains
Quand je le veux, je dresse ou j'évite les pièges
Et les événements me font comme un cortège
De muets serviteurs qui m'ouvrent les chemins.

(?)

SCENE II.

Pollux - Electre.

Electre:

Prince, je pars, Hélàs! puisque revient Hélène,
Chaque heure qui s'écoule augmente en moi les peines
Et les mornes ~~remords~~ penserz et les sombres ennuis.
J'ai senti mes fureurs me reprendre la nuit
Et je tremble, et je ~~vais~~ vague, et mon âme est en flamme.

Pollux:

Hélène apaisera elle- même votre âme
Elle ne vous hait point, toutes deux vous oublierez
Et les deuils passagers et les maux endurés
Et les meurtres anciens que recouvre la terre.

Electre:

Jamais! je porte en moi une âme trop austère
Et trop haute pour avoir peur des souvenirs.

Pollux:

Oh! le malheur qui vous attend dans l'avenir!
Le sort change, le deuil s'efface et l'homme oublie;
~~Ton~~ Votre front ~~jeune~~ est trop clair pour la mélancolie:
Les Dieux ont seuls le droit de n'oublier jamais.

Electre:

Je suis celle qui doit haïr, je hais, je hais.
On instruisit mes yeux à ne voir que des crimes
Se draper dans la pourpre et rouler aux abîmes.
Mes bras, mes mains, mes doigts n'ont touché que la mort:
Je n'ai jamais connu que la rage du sort
S'acharnant sur Atrée et me tuant mon père;
Je vois des mains en sang dans le sang de ma mère
Et mon frère assassin qui vers l'ombre s'enfuit,
Portant toute sa race ensanglantée en lui!

Pollux:

Vous étiez une enfant quand éclata la guerre;
Hélène était partie et ne soupçonnait guère
Les maux que son départ déchaînerait sur tous;
Elle revient heureuse et l'accueil sera doux
Que lui fera la ville où je commande encore.

Electre:

J'ai vu Sparte aujourd'hui s'éveiller dans l'aurore,
Et les gardiens des tours se faire des signaux
Et dans l'air vierge et dur s'agiter des rameaux
Et des arcs s'élever faits de fleurs et de flammes;
Et j'ai senti la mort jusqu'au fond de mon âme.

Pollux:

J'aime à vous rappeler - les dieux sont mes témoins -
Combien j'ai mis d'ardeur, et de zèle et de soins
A vous défendre, aux temps fatals, contre vous-même,
A peine sentiez-vous ma puissance suprême
Comme une ombre d'été passer sur votre front.
Si Ménélas était resté là bas, mon nom,
Un jour peut-être, aurait uni sa gloire au vôtre;
Tout ce pays, Argos et Sparte, eût été nôtre
Et nous eussions régné sur nos peuples en paix;
Mais le retour d'Hélène a changé mes projets
Et ~~les Dieux me diront ce qu'il faudra faire~~ que j'ose

Et dans la main des Dieux mon sort se recompose
Et mon sort de nouveau change & se recompose

Electre

Vous n'eussiez rencontré que rage & que misère
En ce coeur ~~violent~~ égaré qui de lui même a peur
Et qui jamais encor n'a ressenti d'ardeur
Pour l'homme & qui mourra seul & scellé dans l'ombre.

Pollux:

O Vierge trop rebelle, o paroles trop sombres,
Pour enfermer au fond d'elles la vérité!
Ma soeur dissipera, avec calme et bonté,
Vos funestes erreurs et vos ~~contraintes~~ démarches fausses.

Electre:

Mais ignorez-vous donc, ~~que c'est elle~~ qu'elle seule est la cause
De cette ardente mort que je nourris en moi?
C'est elle ma fureur, ma crainte et mon effroi;
Elle qui me ravage, ainsi qu'un incendie
Quand la peur dans la nuit, tient sa torche brandie.
Si Ménélas, vers elle, un jour n'était allé
Jamais aucun orage en deuil n'aurait brûlé
De sa foudre, mon coeur tranquille et solitaire.
J'écouterais encore et mon père et ma mère
Me parler doucement, près du foyer, le soir.
Le sol ne serait point trempé de leur sang noir,
Clytemnestre jamais, n'aurait connu Egiste,
La vision d'horreur qui dans mes yeux persiste
Ne me poursuivrait point avec des gestes fous
Et je ne craindrais pas d'aller vers n'importe où,
Hagarde et torturée, et démente et funeste,
Comme erre au loin et crie et se déchire Oreste.

Pollux:

Oh! que le calme, enfant, est loin de votre esprit
Et comme un conseil sage et vous trouble et vous nuit.
~~Je ne commande plus, et libres sont les routes;~~
~~Mais le roi Ménélas vous convaincra sans doute~~
~~Trouvant vers votre coeur quelque chemin secret,~~
~~Revoyez-le d'abord, et vous fuirez après.~~
~~(Electre sort).~~

SCENE III.

Un messager.- Le peuple. - Pollux.

~~Le messager (dépêché par Castor vers Pollux)~~

~~Votre frère Castor vous cherche et vous demande.~~

Pollux (sans prendre garde d'abord continue à donner des ordres aux esclaves et à les interroger).

~~A-t-on orné de feuilles et de branches~~ la bas d'acantes et de brandes
~~Le temple où se rendra vers le soir, Ménélas?~~
A ton orné de thyms d'acantes et de brandes

Electre
Et qu'importe un conseil quand l'affolant vertige...
Pollux (voyant entrer le messager)
Helene et Menelas vous sont amis vous dis-je
~~Vous leur direz et vos terreurs et vos secrets~~
Revoyez les d'abord et vous fuirez après.

(à un serviteur)

N'oubliez point ce terme et ce fronton, là bas.

(il désigne ces objets dans la plaine)

(à d'autres serviteurs)

Et que les ponts et leurs traverses neuves
Laissent pendre des fleurs jusque dans l'eau du fleuve.
Hélène aimait, jadis, les bords de l'Eurotas.

Le messager (insistant)

Seigneur, c'est seul à seul que Castor, votre frère
Qui s'en revient de loin, désire vous parlez.

(Electre sort)

Pollux:

Quoi? dites! Qu'y a-t-il? Quelles nouvelles contraires.....

Le messager:

Seigneur, je ne sais pas.

Pollux:

J'attends ici, allez.

(Le Messager sort)

Que va-t-il m'annoncer de sombre et de funeste?
Et quel méfait nouveau devrai-je apprendre encor
De cet homme plus fou et dangereux qu'Oreste?

(Il songe, à l'écart)

Un notable (au milieu de la foule au fond de la scène)

Regardez tous: voici le char de pourpre et d'or
Qui travese la plaine
Et Ménélas qui tient les rênes
Et les chevaux plus noirs que l'ébène
Et la foule qui suit
Avec les bras levés et les rameaux brandis
Et qui acclame, au coeur de son pays,
Hélène!

Un autre notable:

Ils sont si grands et clairs que l'on dirait des Dieux.

Un homme du peuple:

Descendons ~~vers la ville,~~ tous jusques au fleuve on verra mieux.

(La foule s'écoule par le fond de la scène).

SCENE VI.

Castor et Pollux

Castor:

Je m'en reviens d'un clair et triomphal voyage,
N'ayant rien vu que la beauté de notre soeur
~~Heureux de mes yeux~~ deux, mais avec quelle rage
Et quel tourment tenace et quelle fièvre au coeur.

Pollux:

Ménélas aurait-il outragé dans mon frère
Le pouvoir souverain que je détiens encore?

Castor:

Oh! l'avoir vue ainsi dans la pleine lumière
Avec tout le soleil sur ses épaules d'or,
Elle, l'orgueuil d'Hellas; elle, la grande Hélène,
Et songer que ces yeux, et ces bras, et ces mains,
Et ce front comme armé de force souveraine
Et ce torse dardant les brasiers de ses seins
Echouent au vieillard Ménélas comme une épave.

Pollux:

Mon coeur en a souci tout autant que le tien,
Car c'est ~~vraiment comme un butin, comme une esclave,~~ comme butin de guerre, et comme esclave
Qu'Hélène fut donnée au roi et lui revient.

Castor:

Que n'ai-je pénétré dans Ilion croulante
Quand ses femmes hurlaient autour de leurs foyers
Et que ses murs tombaient en des mares sanglantes
Mêlant leurs blocs fendus à des guerriers broyés!
Quand tout n'était là bas que de la mort qui brûle!
J'eusse arraché Hélène à son palais détruit
Et par les sentiers noirs que les bois dissimulent
J'eusse emporté ma proie au travers de la nuit
Ainsi ont fait Enée et Créuse et Anchise.

Pollux (~~presque avec ironie~~)

Certes les dieux amis auraient guidé tes pas.

Castor:

Oh! combien ce regret en mon âme s'attise
De n'avoir point suivi les Achéens, là bas!

Et que m'eût importé la vengeance et la haine
Et la soif et la faim, et l'affre et le danger
Dans ma fuite, de mer en mer, avec Hélène!
Nous eussions vécu seuls, sous un ciel étranger.
Loin des hommes, loin des cités, loin des patries,
Ivres tous deux d'un large et violent amour.

Pollux:

Hélas, le ciel, la terre et toutes les furies
Vous auraient châtiés et poursuivis toujours!
Si votre père est Zeus, ton fol esprit s'égare
A méconnaître un lien qu'avaient formé les cieux.

Castor:

Non, non, je suis mortel, et mon père est Tyndare;
L'amour qui tient mon coeur n'outrage point les dieux.
D'ailleurs, qu'importe et qui je suis et qui nous sommes
Et que plus tard je règne au fond du firmament!
Je n'aurai été dieu que pour être plus homme
Et pour aimer ou pour haïr plus fortement.
Hélène est à mes yeux, non ma soeur, mais la femme
Dont l'Europe et l'Asie ont respiré la chair
Celle qui dominait et les villes en flamme
Et les orages noirs qui dévastaient la mer,
Celle que j'aime avec démence et avec rage
Et d'un amour si brusque,et si rouge, et si fort
Que j'exulte à sentir le feu qui me ravage
Jusqu'en ses os et ses moëlles, brûler mon corps.
Ah! vous ne savez pas, vous ne pouvez comprendre
Le sursaut de mon coeur, rien qu'à la voir passer
Rien qu'à voir ses mains vers les miennes descendre
Et lentement ses yeux vers les miens s'abaisser
Et son souffle rapide et chaud frôler ma bouche.
Non, vous ne savez pas, vous ne saurez jamais.

Pollux:

Je sais qu'Hélène est belle et Ménélas farouche
Et qu'elle est sa captive et son bien désormais.

Castor:

Elle appartient au monde avant d'être à personne:
Sa gloire et sa beauté sont le terrible enjeu
Sur la terre qui bat, sous le ciel qui frissonne,
Des batailles des rois et des hommes entre eux.
Elle est à qui l'enlève et la possède et l'aime;

Surtout à qui la garde et peut la protéger
Fût-ce contre le rapt des ouraniens eux-mêmes
Dont rôde le désir comme un soudain danger;
Ménélas est trop faible et succombe sous l'âge.

Pollux:

Il vit!

Castor:

Non pas, il traîne avec peine son corps
Et la vieillesse pâle et morne est son partage,
Et ses gestes déjà semblent frôler la mort;
Ses pas sont lents sur les routes

Pollux:

Il vit, vous dis-je!

Castor:

Vraiment, que n'est-il mort dans l'horreur de la nuit,
Quand le carnage ameutait l'air de ses vertiges
Et qu'Ilion brûlait...

Pollux: Il vit, il vit!

Castor:

Ah! quel rouge dessein hante soudain mon âme!
Et qu'importe la vie ou la mort d'un vieillard...

Pollux:

L'homme qui se sent fort, n'a souci d'aucun blâme
Et va, droit devant soi, sous les grands cieux hagards,
Avec sa volonté implacable pour guide:
Ton bonheur te regarde et tu devrais savoir...

Castor:

Je sais, je sais; mon coeur comprend et s'élucide
Et ce que je redoute est peut-être un devoir;
D'ailleurs, si ce n'est moi, qui sauverait Hélène
Des étreintes d'un roi qui ne peut plus aimer
Et dont les mornes bras se nouent comme des chaines
Autour de son corps triste et de ses flancs fermés?
Un tel amour n'est plus qu'erreur et qu'imposture;
Il outrage, il flétrit, il insulte les Dieux.
Hélène en doit sentir la honte et la souillure
Marquer sa chair entière et sa bouche et ses yeux.
Oh! les nuits d'épouvante et d'effroi sous les astres
Oh! la nocturne horreur de ces embrassements
Qui appellent sur eux la mort et les désastres.....

Pollux:

Oh! l'effroyable cri de ton esprit dément!

Castor (continuant sans prendre garde)

le châtiment prendra le pas sur la
~~La vengeance fait place à la stricte~~ justice;
~~Qui~~ se tait aujourd'hui pour mieux crier demain.
Je choisirai mon heure avec joie et délice
Et rien ne tremblera quand ~~j'abattrai~~ j'armerai ma main.
(Il sort)

~~Pollux~~:

Va, va, et marche aveugle et sourd en ta nuit blême
Ignorant de quel pas, vers ton destin tu cours!
Va-t-en stupide et fou et ne sachant pas même
Combien me servira ton monstrueux amour.

SCENE V.

Pollux, Citoyens, Bergers, Gardes, Jeunes filles, Jeunes gens, Vieillards, Electre, Hélène, Ménélas.

Pollux (aveugle) (au fond de la scène et rappelant la foule autour du palais - aux jeunes filles):

"Venez, c'est par ici qu'il faut semer les roses;
Ici, sur l'escalier; là, devant la maison;
Et jusque sur le seuil pour qu'Hélène repose
Ses beaux regards sur l'or coupé des floraisons.

Toute la foule envahit le fond de la scène et des jeunes filles sèment des roses.

Un vieillard:

Que Ménélas est lent et alourdi par l'âge
Et que blanche est sa barbe et ridé son visage!

Un berger:

Comment peux-tu, vieillard, regarder Ménélas
Quand ~~passe~~ Saranne devant tes yeux, Hélène?

Un jeune homme (au berger)

Mon père, un vigneron, qui la connut ~~là~~ là bas
Pleurait quand il parlait de sa beauté sereine.

Avec la rayonnante et douce vision
De celle qui revient à cette heure, d'Asie
Il éclaira pendant des ans, son humble vie
Puis il mourut, un soir, en prononçant son nom.

Un notable:

Jamais femme n'a ~~affolé~~ egalé tant d'homme!

Un jeune homme:

C'est à genoux qu'on la désire et qu'on la nomme!

Un autre:

Ses yeux n'ont qu'à s'ouvrir pour créer des héros,
Ses cheveux sont de flame et couvrent d'or sa tête.

Un berger (qui regarde le fond de la vallée)

Venez voir, venez voir! Les chevaux noirs s'arrêtent.

Une jeune femme (penchée sur la balustrade)

Elle porte sur ses épaules, le manteau
Qu'Agamemnon, jadis, lui offrit à Mycènes.

Une autre femme (poussant devant elle ses enfants)

Laisser passer les ~~enfant~~ tout petits;
Il faut que leurs regards ravis
Se souviennent un jour d'avoir touché Hélène.

(Les gardes font ranger la foule devant Hélène et Ménélas qui débouchent sur la scène par l'escalier monumental et se tiennent au fond)

Pollux (à Ménélas)

Seigneur, voici le jour qu'ont appelé mes voeux:
Après vingt ans de deuil de guerre et de tueries
Vainqueurs, enfin, de Troie et de la mer, tous deux
Vous revenez en reine et roi dans la patrie.
Je ne serai plus rien qu'un serviteur demain,
J'abdique en cet instant ma puissance royale
Et je demande aux dieux qu'ils fassent de mes mains
Deux fidèles soutiens et deux forces loyales.

(On apporte les attributs des rois)

Voici le sceptre et le bandeau. Reprenez-les.

Un notable (à Ménélas en désignant Pollux)

Et je veux ajouter que durant tant d'années

Roi Ménélas, ni vos jardins, ni vos palais,
Ni vos ruches par leur miel d'or illuminées,
Ni vos agneaux, ni vos brebis, ni vos bêliers,
Ni le pesant bétail de vos chaudes étables,
Rien n'échappa jamais à ses soins réguliers.
Il fut de conseil ferme et d'avis équitable
Il ne heurtait jamais les obstacles de front,
Il calmait à son gré les plus vieilles querelles,
Par dessus l'Eurotas, il a construit cinq ponts
Et les rives d'aval se rejoignent entre elles
Avec leur près, leurs clos et leurs hameaux, là bas.
Il a régné, dûment, sur la ville et la plaine.
Mais qu'importe, puisqu'aujourd'hui, roi Ménélas
Vous revenez vainqueur et nous rendez Hélène!

Une jeune fille (se détachant d'un groupe
et s'adressant à Hélène)

Nos mères nous disaient, le soir, autour des feux,
En songeant aux splendeurs que votre corps déploie:
"Jamais vous ne verrez ce que virent nos yeux
Puisque l'Asie est loin, et qu'Hélène est à Troie."
Vous voici revenue, ô reine, et nous voyons
Cette beauté dont nos mères gardaient mémoire
Vivre, marcher, sourire, et verser ses rayons
~~Cette beauté dont nos~~ exalter
Sur Sparte, et nous ~~réveiller~~ l'âme, avec sa gloire.
Et nos yeux sont comblés et certes à notre tour
Maintenant que nos yeux ont vu votre lumière
Nous parlerons de vous à nos filles, un jour,
Comme en parlaient, le soir, autour ~~du feu~~ des feux, nos mères.
(Elle donne des fleurs à Hélène).

Ménélas (au milieu de la scène du fond)

~~Qu'importe~~ J'oublie en cet instant la vie et tous ses maux
Et la guerre féroce et les trépas funestes
Et l'orage planant ~~en mer sur les~~ sur l'orgueil des vaisseaux
Puisque Sparte m'accueille et qu'Hélène me reste!
~~Mon bonheur me défend de trop me souvenir.~~
~~La clémence me sied et l'égale sagesse~~
~~Et l'oubli qui peut seul apaiser l'avenir.~~
~~La bonté me requiert si l'ardeur me délaisse;~~
J'ai confiance en tous et m'abandonne aux Dieux.
(A Pollux)

Pollux, que Zeus choisit pour occuper ma place
Le jour que je partis sur les flots hasardeux,
Je te sais gré d'avoir avec tes mains tenaces,
Pendant vingt ans, maintenu Sparte en mon pouvoir,
~~Grâce à toi, mes troupeaux sont nombreux et~~ prospères:
J'ai vu passer, là bas, mes boeufs vers l'abrevoir
Et mes ~~agneaux~~ chevreaux grimper aux berges des rivières;
J'ai regardé aussi mes champs, mes prés, mes bois,
Et j'ai surpris partout ta vigilance sûre
Et ta main attentive et ton travail adroit.
Merci.- Tu sus régner avec force et mesure
Dans la paix nécesaire et le calme profond.

(A la foule des citoyens)

Et vous les vignerons, les semeurs et les pâtres
Dont les gestes sont clairs et les labeurs féconds
Au long des eaux, au pied des monts, autour des âtres
Vous avez repandu l'abondance, partout.
Et tandis que là bas, la terre était sanglante
Et que le meurtre noir nous sollicitait tous,
Vous n'occupiez vos mains qu'aux laines et qu'aux plantes,
Qu'aux grappes de vos ceps et qu'aux ~~aux~~ fruits de vos clos.
Chacun de vous, en ne peinant que pour soi-même
A travaillé pour tous, d'un coeur ferme et dispos.
Il a rendu meilleur le sol que chacun aime
Et Sparte plus fertile, et le pays plus doux.
Vous avez lentement apaisé vos querelles
Qui vous dressaient, jadis, comme un troupeau de loups
Et je vous sais heureux et je vous sais fidèles
Et mon coeur se détend et s'en revient ici,
Sauvé enfin des carnages et des tempêtes
Loin des mornes douleurs et des âpres soucis,
Vers ma maison en joie et ma patrie en fête.

(Ménélas prenant la main d'Hélène fait le tour de la scène. La foule est rangée en cercle autour du seuil du palais)

En ce moment, derrière la foule, mais tout à l'avant de la scène Electre paraît. Elle se traîne, comme si c'était malgré elle qu'elle arrivait là)

Electre (A gauche de la scène, au premier rang)

Mes yeux, je ne veux pas que vous la regardiez!
Elle est la mort qui rôde et qui revient à Sparte
Et si nul ne s'en doute et nul ne s'en écarte,

S'est qu'aucun d'eux ne voit ce que vous, vous voyez.
Je ne veux pas, mes yeux, que vous alliez vers elle,

Je ne veux pas, je ne veux pas, je ne veux pas!

(Toute en disant ces mots, lenement,
les yeux d'Electre se tournent vers
Hélène qui s'avance et passe, sans
l'apercevoir.

Oh! qu'elle est donc encor majestueuse et belle!
Et que sur nos chemins sont tranquilles ses pas.
O beauté! O splendeur que tu nous es fatale
Et comme au fond de moi, je te sens pénétrer
Avec ta force étrange et ta lueur totale
Et conquérir ce coeur dont tu veux t'emparer!

(Hélène est arrivée au seuil du palais
Au moment où elle monte les marches,
Electre comme affolée:

"Hélène! Hélène! Hélène!"

(La foule répétant les mots d'Electre,
mais sur un mode d'exaltation)

Hélène! Hélène! Hélène!

(L'angoisse d'Electre est absorbée
ainsi par l'enthousiasme de tous.
Hélène et Ménélas se retournent et
rentrent dans le palais)

Le Rideau tombe.

A C T E II.

A C T E II .

Hélène et Ménélas.

Héléne (à Ménélas):

Ainsi donc, j'ai dormi pour la première fois
Depuis vingt ans, calme et douce, en ma demeure,
Sans la peur de la nuit, sans l'angoisse de l'heure,
Gardant mon triste corps pour toi seul et pour moi.
Je n'ai pas demandé si j'étais encor belle
Ni à tes yeux, ni à tes mains, ni à tes bras,
Et mon coeur, apaisé d'être à nouveau fidèle
Goûtait l'ample douceur d'être tranquille et las.
Je suis tienne toujours, et je te remercie
D'être venu, là-bas, au travers de la mer,
Arracher ma beauté aux villes de l'Asie
Pour lui rendre l'éclat d'un nom royal et cher.

Ménélas:

La Grèce entière a fait que la cause d'Hélène
Trop grande pour moi seul, fût celle d'un pays,
Et que du flanc des monts, jusques au fond des plaines
D'un seul sursaut, d'un seul élan vaste et hardi,
Tout ~~d'un peuple debout nous dédiât sa force.~~ un peuple vous dédiât tout son courage
~~Vous étiez sa splendeur exilée au lointain,~~
~~Le nom qui suscitait le courage en son torse,~~
~~Le feu où s'allumaient les yeux de son destin,~~
~~Vousétiez le ferment de sa fièvre et sa rage,~~
~~Son souvenir superbe et clair, son orgueil fou~~ vous étiez son orgueil ivresse et son orgueil debout
Et les vaisseaux vainqueurs des vents et des orages
Que les vagues portaient, se soulevaient vers vous.

Hélène:

Laisse s'éteindre, ami, cette gloire funèbre
Dont mon coeur tremble encor, sitôt qu'il s'en souvient,
Ma chair se meurt, hélas! sous de lourdes ténèbres
Dont l'hôte est le silence et la nuit le gardien.
Si mon oeil s'ouvre encor et s'offre à la lumière
Je veux que ce soit vous, vous seul, grand ciel natal
Qui l'exaltiez parfois de vos clartés plénières.
Oh! cet air frémissant et clair comme un cristal
Vais-je y plonger mon corps, pour qu'il se rasserène!

Ménélas:
Vous y recueillerez les douceurs d'autrefois
Par les soirs bienveillants et les aubes sereines
Près des sources dont l'eau fait sangloter nos bois.

Hélène:
Lorsque ~~Quand~~ les vents s'enfuyaient ~~s'en venaient~~ d'Argolide et de Thrace
En Troade, j'en ai rêvé le long des mers.
Je revoyais, soudain, le seuil et la terrasse,
Et le portique et le jardin du palais clair
Où tu m'avais, aux jours de ma splendeur, reçue.
Mon oreille entendait et les abois du chien
Et les pas du berger sur les dalles moussues
Et le chant familier des esclaves lydiens
Qui poussaient les troupeaux vers les étables chaudes.
J'écoutais tout celà, le soir, revivre en moi
Et y rôder, secrètement, comme en maraude
Et mon coeur retrouvé se souvenait de toi.

Ménélas:
Vous ne fûtes jamais étrangère et troyenne.

Hélène/ Elle entraine Ménélas vers un rosier, puis vers un faune /
Vois-tu, c'est le rosier que mes mains ont planté
Le jour qu'Agamemnon eut rebâti Mycènes;
Rosier d'orgueil, il vit dans l'ardente clarté,
Mais son feuillage est doux et ses roses paisibles
Et ce lierre là-bas, certes me reconnaît,
C'est moi qui l'ai tordu ~~autour d'un mât~~ comme un faisceau flexible,
Aux pieds de ce vieux faune énorme et contrefait:
Le faune est envahi par les feuilles rapides
Et je n'aperçois plus que sa flûte et son front.

Ménélas:
Tout se souvient de vous, et la nature heureuse
A retenu en ses échos vos cris profonds,
Quand vous luttiez, aux bords des eaux, vaillante et nue
Avec ceux qui domptaient mes chevaux orageux.

Hélène:
Oh! que d'heures en deuil sont depuis survenues,
Et comme, hélas! est loin l'orgueil de ces beaux jeux;
Je ne veux plus songer qu'à la tranquille vie
D'une ~~qui se repose et qui garde un foyer~~ femme qui garde et qui soigne un foyer,
Avec de lentes mains doucement asservies:
J'ai vu tant d'autres feux terribles flamboyer
Que j'adore la lampe, et que j'aime les âtres!
Nous vivrons loin de tous, en nous aimant un peu
Acceptant sans fléchir l'existence grisâtre

Et le poids, jour à jour, plus lourd des ans nombreux.

Ménélas:

Pour moi, vous resterez toujours la reine ardente
Dont rien n'a pu flétrir le front ferme et vermeil.

Hélène:

Oh! le déclin du corps, les ~~détresses~~ angoisses mordantes.
Mes yeux n'ont que trop vu se coucher de soleils!
Mais aujourd'hui, je te reviens, l'âme meilleure
Sachant quel bonheur sûr mon coeur a négligé,
En arrachant sa vie aux soins de ta demeure;
Je t'apporte mon être étrangement changé
Et pour vivre avec toi, une femme nouvelle.

Ménélas:

Les Dieux sont attentifs à de tels voeux, toujours!

Hélène:

Jadis quand je m'en vins comme épouse fidèle
Une première fois vers ton tranquille amour
Voulant n'être qu'à toi, et de toute mon âme
Tu me disais - sur ce banc même où je m'assieds -
(Elle s'assied sur un banc à gauche).
"Les raisins de ma vigne ont des grappes de flamme,
Mes troupeaux sont pesants, et larges mes celliers;
Je ne sens pas en moi la volupté guerrière
De me ruer vers la conquête ou vers la mort,
Mon coeur ne brûlera que d'une ample lumière
Qui veillera sur ta jeunesse et sur ton sort,
Mais ma tendresse au moins, sera tenace et sûre
Je t'aimerai toujours, si tu m'aimes parfois."
Je ne t'ai point, alors, écouté sans murmure;
Pourtant, j'ai retenu le son vrai de ta voix.

Ménélas:

Il ne changera pas, jusqu'au soir de ma vie;
Ce que j'ai dit, je vous le dis, plus que jamais,
Avec mon âme heureuse et fièrement ravie...

Hélène:

Ce que me dit ton coeur, me donne au coeur la paix.
Ton coeur est haut, tranquille et sûr et ton coeur m'aime
Au point qu'il ~~étouffa~~ apaisa mes trop justes remords,

Mais je veux aujourd'hui, me sauver de moi-même
Et de la crainte, et du danger d'avoir un corps.
Voici ~~le jour~~ l'heure qui s'avance; ~~l'heure~~ le temps te presse,
Et l'ombre diminue au seuil de ta maison.

Ménélas:

Tu la gouverneras comme reine et maîtresse,
La conduisant, avec ta force et ta raison,
Vers une claire et simple et sûre destinée.

Hélène:

~~Avant que sur tous toits~~ ne s'incline au couchant le soleil
~~Avant qu'au plein soleil~~ ne rayonne midi
Les servantes auront leurs tâches terminées.
~~Pour le moment, qu'il soit ferme et clair ton esprit~~ Pour toi, l'instant est là de te rendre au conseil
~~Car l'assemblée attend son roi pour qu'il la guide.~~ Où tous Pollux d'abord, t'acceptèrent pour guide.
Adieu. ~~Je songe à ma grandeur, et à mon devoir.~~ J'ai bien compris ma tâche et mon devoir
Et je te rejoindrai, quand les heures rapides
Ramèneront les troupeaux blancs vers l'abreuvoir.
(Ménélas s'éloigne vers l'assemblée qui se tient derrière le palais).

Scène 2.

Castor parait. Il est accompagné de citoyens et se rend à l'assemblée. Soudain il s'arrête en apercevant Hélène qui se prépare à rentrer dans sa demeure. Il se sépare des notables et se dirige ~~en suite vers Hélène.~~ vivement vers elle.

Castor (à ceux qui l'accompagnent)

Allez. Je vous rejoins bientôt à l'assemblée
(à Hélène)
Hélène, écoute-moi. Mon coeur est violent
Et ton nom retentit dans mon âme affolée
Et met l'affre et l'orage et la mort en mon sang.
Quand hier je t'ai revue et que toute la foule
Comme une ample forêt tendait vers toi ses bras,
J'aurais voulu dompter et repousser ses houles
Et t'emporter moi seul je ne sais où, là bas.
Toute la nuit tu as peuplé l'ombre et mes rêves;
Mon souffle brusque et chaud frôla ton front vermeil

Je te marquai de mes rages, hélas trop brèves,
Puisque tout disparut quand survint le réveil

Hélène:

Toi! toi!! Castor mon frère! O Dieux!

Castor:

Je te désire
Sans hésiter, violemment et tout à coup;
Je ne suis pas celui qui feint et qui sait dire
Ce qu'il ne pense pas quand son coeur est jaloux;
J'aime, je hais avec fureur, avec rancune,
Et je passe, en criant vers ton coeur effaré
Qu'il sera libre un jour et suivra ma fortune!

Hélène:

Jamais!

Castor (en s'en allant)

Je te désire, Hélène, et te prendrai.

Scène 3.

Hélène. Electre.

Hélène:

O la honte à nouveau couvrant ma destinée
Comme une sombre écume envahissant la mer!
O Dieux! vers quels dangers suis-je encor entrainée
Et pour quelles ~~douleurs~~ amours est donc faite ma chair!
J'étais ~~rentrée en paix~~ pourtant rentrée au pays des Atrides
Serrant, contre mes seins, les plis de mon manteau;
O ces ~~amours~~ désirs toujours rayonnants et torrides
Et ces aveux pareils à des coups de couteau!
(à Electre qui s'avance)
Dis, toi, dont je mérite et dont j'attends la haine
Toi, dont le père est mort en exécrant Hélène
Dont le frère me nomme avec des cris d'horreur
Accable- moi des mots les plus durs pour mon coeur.

Electre:

Je ne puis te haïr, quand tes yeux me regardent

(Comme pour ~~y tuer~~ ~~flétrir~~ chiffrer la candeur & la foi.

Et je me sens vaincue en m'approchant de toi.

Hélène:

J'ai ~~déchiré~~ devasté ta vie avec mes mains hagardes
~~Et jeté dans ton cœur les semences d'effroi~~
~~Etouffant sous mes poings et tes pleurs et ta voix;~~
~~Comme pour y sueller la candeur & la foi~~
Je suis celle qui traîne après elle les crimes
Les attentats soudains, les lentes trahisons.
Je suis toute ta nuit et toute ta ruine
Et tout le deuil qui rôde autour de ta maison;
Et je règne, et je vais, et je vis, et j'existe.
Sans moi, sans moi, ta mère eût repoussé Egisthe
Agamemnon vivrait, à Mycènes, en roi;
Oreste errant serait resté auprès de toi
Je suis toute ta mort.

Electre:

Tu es toute ma vie
Je ne me souviens plus de ce que fut jadis
La vengeance ~~et~~, l'orgueil ~~et le meurtre et~~ l'envie,
Je ne sais rien. Je t'aime, et t'aime, et te le dis.

Hélène:(épouvantée)

Encor! Encor! ~~Toi! Toi!~~
~~Encor! Encor!~~
~~Toi! toi! Electre!~~

Electre:

~~Combien~~ ~~Oh que~~ Combien mon être a faim de toi!
Et comme avec ardeur j'aime écouter ta voix
Même quand elle blâme et peut-être repousse!

Hélène:

Va-t-en, va-t-en!

Electre:

Ah! sa brûlure âpre mais douce!
Oh! sa fièvre, sa crainte et sa belle fureur!
Oh! ~~l'orage fougueux~~ l'orage béni dont ~~s'agite~~ elle émeut mon coeur
Rien qu'à l'entendre, alors qu'elle est ta voix, Hélène!
Oh! la brise qui souffle ~~autour de moi~~ en cet instant: la plaine,
Le mont, les bois sont pleins de notre amour.

Hélène:

Va-t-en

Va-t-en, le ciel frémit d'horreur en t'écoutant!

Electre:

Non! non! Le ciel ne connaît rien de nos querelles
Ses flammes sont des coeurs et ses grands vents, des ailes
Qui se frôlent et ~~se brûlent~~ s'exaltent à travers l'air;
Les fleurs larges sont des baisers faits chair,
Tous les flots de la mer que l'orage secoue
En un spasme cruel, s'enflent et s'entrenouent
Et même, il n'est là-haut, parmi les vastes cieux,
D'étoiles d'or qui ne s'aiment comme des Dieux.

Hélène:

Oh! l'horreur des retours dans la patrie!

Electre:

Ecoute,
Tu est belle toujours, et je t'appartiens toute.
Hier, je te haïssais encor, mais aujourd'hui
Tu es le seul feu d'or qui traverse ma nuit
Tu m'es, en ces temps noirs, la soudaine embellie
Et celle qui accorde, et celle qui supplie,
Et qui a trop souffert pour n'avoir point pitié.

Hélène:

Malheureuse!

Electre:

Je sens mon sort au tien lié.
Hélas! depuis quels jours, suis-je celle qui erre,
Morne, fatale, et sombre et seule sur la terre!
Avec quel poids alourdissant de souvenirs
Dois-je traîner ce corps brisé vers l'avenir.
Avec quels yeux grandis par l'angoisse et la crainte
Ai-je appris à souffrir dans Mycènes et Tyrinthe
Et qu'ai-je pu aimer sous l'or des vastes cieux
Si ce n'est la vengeance et la haine des Dieux!

Hélène:

Oh pauvre âme effrayante et jour à jour déçue
Tout comme Hélène, hélas! pourquoi fus-tu conçue?

Electre:

C'est mon destin, à moi, de ne sentir mon coeur

Que comme un feu qui brûle et mord et dont j'ai peur.
Oh! ce pas saccadé des nocturnes Furies
Qui retentit jusqu'en ma chair pâle et meurtrie
Et me foule, et m'entraîne et m'affole toujours!
Et voici que je sens rugir en moi l'amour
Et que je pleure et crie et que je meure et t'aime.

Hélène:

Tu repousseras loin, bien loin, hors de toi même
Comme une meute ardente et sauvage de loups
Comme la peste et la mort, ces désirs fous
Qui jusqu'au fond de nous, t'outragent et m'outragent.

Electre:

Non! non! je ne puis plus, je ne puis plus! Ma rage
Passe, vole et bondit, plus loin que ma raison
Je bois avec délice un étrange poison
Qui coule et se répand en ma chair torturée;
L'ombre circule en moi: je suis fille d'Atrée.
Pour venir, sous tes yeux, te crier mes transports,
J'ai ~~refoulé mes pleurs~~ rejeté ma honte et ~~marché sur~~ renié mes morts;
Je n'ai pas écouté ce qu'ils disaient sous terre
J'ai ~~noyé leur force et mon deuil solitaire~~ foulé Malgré mes cris leur cendre solitaire
Et leur orgueil, et ~~ma~~ mes vengeance, et leur douleur;
Et me voici, soudain, qui me rue en ton coeur
Prends et subjugue-moi, plains-moi et me pardonne:
~~Je suis vierge, je t'appartiens et je me donne.~~ et tout mon être je te le donne, c'est tout mon corps que je te donne

Hélène:

Jamais! tant que les Dieux tiendront en mains mon sort,
Jamais tu ne franchiras le seuil de mon corps!

(Electre s'éloigne et, brisée, s'affaisse sur le banc où Ménélas et Hélène se sont assis. Elle ne voit pas Pollux qui entre et Pollux ne l'aperçoit pas).

Scène 4.

Pollux, Electre, Hélène

Pollux (à Hélène)

Je sais de quelle flamme effrayante, mon frère

Brûle pour toi, ma soeur, et peut-être a-t-il dit,
Méprisant à la fois ta gloire et ma colère,
La rage et la fureur de ses transports maudits.

Electre (surgissant)

Oh feux plus monstrueux que mes aveux funestes.

(à Hélène)

Etait-ce donc pour eux que vous me repoussiez?
Et ne recherchez-vous que le crime et l'inceste
Et les chocs des amours brutaux et meurtriers?

Pollux:

Electre!

Hélène (à Pollux)

Ecoutez-la, écoutez-la, vous dis-je,
Elle m'accable enfin, des mots que j'attendais.

Electre:

Bras des hommes, étaux d'orgueil et de vertige
Broyant terriblement nos corps vierges et frais,
~~Coeurs~~ Voeux des hommes, brasiers de crime et de folie,
Gestes qui violez, bouches qui embrassez,
~~Spasmes, râles et cris de notre âme avilie~~ Et vous, spasmes tordus de notre âme avilie
~~Sous l'orage fougueux des dents et des baisers;~~ Et vous, orages noirs de cris et de baisers
Et vous, mains des hommes dont nous sommes les proies
Dans la guerre et le sang, le meurtre et la terreur
Et qui n'avez brulé les murailles de Troie
Que pour que nos yeux nus en reflètent l'horreur;
Je vous hais, je vous hais, de m'avoir pris Hélène
~~Dans votre étreinte sombre et votre rouge amour~~ Et sa tendresse ardente et son ~~[illegible]~~ amour puissant ~~[illegible]~~
Et d'avoir fatigué de douleur et de haine,
Ce coeur qui ~~se méprend, mais~~ me repousse et bannit que j'aime toujours.

(Elle quitte la scène, violemment).

Hélène:

Comprenez-vous, Pollux, ~~mon angoisse~~ ma détresse et ma crainte
Et sous quel fais je vais rentrer en ma maison;
O ~~toi~~ vous, l'ainé des miens, dont les conseils sans feinte
Affermissaient jadis ma naissante raison,
Des yeux fixés sur moi tout à coup me convoitent,
La bouche qui m'approche est brûlante soudain,
La simple main tendue est attirante et moite

Spasmes qui ~~[illegible]~~ faillissez de nos chairs avilies
Sous l'orage fougueux des ~~[illegible]~~ dents et des baisers

Et l'on dirait que les lèvres du vent ont faim
En descendant, le soir, sur ma gorge qu'il frôle.
Quand la foule m'entoure ou me suit pas à pas
Je n'ose prononcer les plus simples paroles
De peur qu'un sourd désir n'y réponde tout bas;
~~Enfin~~ pour que mon sang même me soit contraire
Voici que tout à coup, les plus sombres ardeurs
Ont affolé. brûlé et ravagé mon frère

Et qu'une Vierge, Electre, a reconnu son cœur
Et le dévoran dans elle était l'âpre servante
Oh! l'inutilité des mains que j'ai souffertes
Oh terrible beauté qui m'est plus que épouvante
Et pleurs & cris & deuil dans la nuit de ma chair!

Pollux:

Que ton âme, ma soeur, est donc désemparée!

Hélène:

Dire que j'espérais revivre, ici, en paix
En revenant vers toi, douce et simple contrée
Grèce natale où tout mon coeur me précédait!
N'étais-tu pas pour moi, la pure et calme enfance
Et tes fleuves, tes bois, ton ombre et ton soleil
Ne me semblaient-ils point ligués pour ma défense
Quand j'aurais eu besoin ~~de force et de conseil.~~
Mon âme était chantante en abordant tes rives,
Mes pieds, mes mains, mon corps entier a tressailli
Rien qu'à fouler ton sol rempli de sources vives
De fleuves sinueux et de torrents jaillis.
Je suis ~~chez moi~~ ~~ici~~ chez moi depuis un jour et les blocs tombent
Du haut du fronton d'or que mon rêve a construit.
Oh! qui me rendra Troie et la rouge hécatombe
Des guerriers s'égorgeant en luttant dans la nuit?
Qui me rendra, de mer en mer, ma vie errante
Et le lit parfumé d'affolantes odeurs
Où ma coupable chair passait indifférente
Sans cris passionés, mais du moins sans horreur;
Car c'est ici, dans ma patrie et dans ma race,
Chez une vierge & chez un frère, ici, chez eux,
Que j'ai compris jusqu'où pouvait aller l'audace
Et le crime & l'effroi des amours monstrueux.

Pollux:

Je vois
~~Certes~~, ma soeur, ~~l'effroi, l'horreur~~ et la surprise
Ont dû mordre et troubler ton âme tour à tour;
N'importe quand, le jour, la nuit, je t'autorise
A demander chez moi et conseil et secours.
Mais pourquoi Ménélas ne te vient-il en aide?

Hélène:

Oh! qu'il ignore tout, même cet entretien:
Il se fait vieux; il a souffert; sa force cède;
Quand sa nef approcha des pays doriens
Et que ses yeux mouillés regardaient ces montagnes
Je me jurai de ne le plus troubler jamais.
Je veux qu'un amour sûr désormais l'accompagne
Et qu'il m'ignore, afin que sa vie ait la paix.
C'est vous vers qui s'en vient, dans la détresse, Hélène,
Vous qui m'avez connue, et qui ne m'aimez pas.

Pollux:

Certes, j'ai mes desseins: je sais quel chemin mène
Jusques au but marqué vers où tendent mes pas;
Néanmoins, ne crois pas que mon âme soit morte;
Je ne puis regarder en silence tes yeux;
Mais j'ai la volonté si allègrement forte
Que tout mon coeur se tait, quand mon orgueil le veut.

Hélène:

J'ai confiance en vous; d'ailleurs, en qui l'aurais-je?
En qui puis-je l'avoir si vous m'abandonnez,
Si les mots que j'entends ne sont que leurre et piège.
Je vivrai loin de vous, sans vous importuner
Sachant que votre bras garde ma solitude;
J'ai trop d'orgueil encor pour me plaindre toujours
Et vous ne saurez pas ma sombre lassitude
D'avoir ployé, depuis vingt ans, sous tant d'amour

Scène 5.

A cet instant, une foule entourant Ménélas et lui parlant, s'avance en tumulte sur la scène. Ils sortent de la salle de l'assemblée

Un notable à Ménélas:

Je vous assure, ô roi, qu'il ne se doutait guère

Combien étaient cruels les mots qu'il prononçait.

Un autre:

Il était comme en proie aux démentes colères
Et les cris dans sa gorge enflaient et s'étouffaient.

Un autre:

Ceux qui sentaient leur cause à la sienne mêlée
Avaient honte de tant d'excès?

Pollux (au Notable)

~~Quoi? Qu'y a-t-il?~~ Quoi? Qu'y a-t-il?

Le Notable (à Pollux)

Castor vient d'insulter le roi dans l'assemblée:
Ses cris soudains, ses cris rauques, hargneux et vils,...
~~Ses cris lâches ont éclaté comme un orage,~~
~~J'ai vu son poing s'abbattre et se relever droit~~
~~Et rien n'a pu barrer le torrent de sa rage~~
~~Ni la voix de nous tous, ni le calme du roi!~~

Ménélas:

L'outrage de Castor n'a point troublé mon âme
Et je ne permets pas que ces jours de bonheur
Soient ravagés, par sa folie et par les flammes
Qu'il recelait, comme un brasier, au fond du coeur.

Pollux:

O roi, votre bonté passe votre justice;
Mais Castor est coupable et les temps ne sont plus
Où j'excusais sa fougue et ses brusques caprices.

Ménélas:

Il est frère d'Hélène et frère de Pollux.

Pollux:

Certes, Leda nous enfanta tous trois et celle
Qui mourut de mort rouge, à Mycènes, jadis.
Mais seuls Hélène, et moi, fûmes conçus sous l'aile
Du cygne éblouissant et pur qui descendit
Du mont Olympe, un jour, pour féconder ma mère;
C'est lui qui met en moi l'orgueil et le désir
D'être toujours d'un zèle et d'un dsprit sincères.
Il m'aida à régner, il m'aide à obéir.

Castor paraît à son tour

~~Il passe dans le fond de la scène entouré de quelques partisans. Il parle rapidement et violemment, avec menace. Et vivement bientôt ses partisans l'entraînent~~

Ne les écoutez pas; ils mentent tous, Hélène.
Moi seul je sais ce que je dis, ce que je fais;
Je ne suis qu'un dompteur de chevaux dans les plaines
Mais mon cœur est trop fier pour qu'il flatte jamais

Pollux

Castor! Castor!

Castor

Je vous laisse ce soin mon frère
Vous ~~engluez les gens sous vos~~ prodiguez les mots et les discours mielleux
Et ~~je dénonce, ici~~ j'accours dénoncer, votre adresse à forfaire
Lorsque l'heure est propice et que les rois sont vieux

(il quitte la scène violemment).
Ses partisans l'entraînent

Le rideau tombe

Je l'exerce. Pollux
~~Exerce le.~~ Castor n'a pu

~~Castor n'a pu d'un poing brusque~~ courber sa force
Comme on plie un rameau jeune et clair dans les bois?
Trop de fougue sauvage est captive en son torse;
Jamais il n'a compris ni respecté les droits
Et son coeur fut formé par son père Tyndare.

Ménélas:

Il apprendra la vie à son heure, à son tour,
Et le malheur prodigue et le bonheur avare,
Et les brusques sursauts de la haine à l'amour,
Et pourquoi, simplement, je pardonne et j'oublie.

Hélène:

Je sais, hélas, combien Castor est dangereux
Et quel vent bondissant souffle sur ses folies.
Fassent les Dieux, ô roi, que son coeur ténébreux
Laisse filtrer en lui votre douce lumière
Et vous témoigne enfin, la crainte et le respect.
Mais quel que soit l'obscur dessein de notre frère
Cherchez à le savoir, Pollux.

Pollux:

~~Je le promets.~~ Je le promets.

Le Rideau tombe.

Quand donc parviendra t'il a ~~soumettre~~ incliner sa force

A C T E 3.

A C T E 3 .

Electre:

Et maintenant que vous savez tout comme moi,
Quels souvenirs brûlants me frôlent de leur flamme
Comprenez-vous mes nuits de terreur et d'effroi
Et quels feux de folie enveloppent mon âme?

Ménélas:

Je sais depuis longtemps, je sais combien toujours
Le meurtre est proche, hélas, quand un Atride passe
Par les chemins de ses haines et ses amours.
Mais toi, l'enfant, ta vie est pareille aux bonaces
Qui divisent le cours des tempêtes en mer.
Le sang que tu as vu par ruisseaux se répandre
N'a pu souiller les purs miroirs de tes yeux clairs.
Tu étais jeune, alors; tu ne dus rien comprendre
A ces meurtres brutaux ensanglantant la nuit
Et dont la rouge horreur effrayait la lumière
Ton coeur ignora tout...

Electre:

Hélas! il a compris;
Il sait que l'amour tue et ravage la terre
Comme un fléau soudain, et que rien n'est plus fort
Sous les cieux embrasés de volontés mauvaises
Que le chant de sa vie, ou le cri de sa mort;
Et puis, il sait aussi que les déstins se plaisent
En ces jours d'infortune à se jouer des rois
Et que mentent les mots sur les lèvres humaines
Et que Castor vous hait et qu'il veut à la fois
Perdre le chef de Sparte et le maître d'Hélène.
Mon coeur recèle en ~~lui~~ soi de violents secrets.

Ménélas:

Les gestes de Castor ne peuvent point atteindre
Les hauteurs de ce front d'où je domine en paix;
J'ai trop connu l'excés dans les périls, pour craindre
Ici, chez moi, dans ma propre maison, celui
~~Qui ne sait que dompter des chevaux dans la plaine...~~
Qui se laisse emporter par les colères vaines.

qu'il trouble ma retraite
Je ne veux point ~~qu'en vain, on trouble~~ mon esprit
Ni que le soupçon naisse en mon âme sereine;
Vois-tu, je n'ai jamais, tout au long de mes jours,
Gôuté tant de bonheur qu'en ces heures profondes
Où j'ai pu m'assurer du regressif amour
De celle qui s'en vint vers moi du bout du monde.
Tu ne sauras jamais, enfant, comme elle endort
Au fond des coeurs calmés les soucis infertiles
Et comme sera douce, et ma vie et ma mort,
Sous ses yeux bienveillants et dans ses mains tranquilles.

Electre:

Pourtant, si ce bonheur que vous rêvez.

Ménélas: (indulgent)

Tais-toi!

D'ailleurs, Pollux est là que l'on ne peut surprendre.
Il (surveille) son frère, et sert dûment son roi.
As-tu vu quelle ardeur il a mise à défendre,
Mon souverain pouvoir que Castor outrageait?
Il sait, suivant le sort, régner ou se soumettre
Peut-être un jour, après ma mort, dans ce palais
Si mon geste le veut, marchera-t-il en maître...
Il pourra commander, puisqu'il sut obéir,
Puisque son coeur est clair et son âme loyale.
Tu vois donc que je puis sûrement m'endormir
Dans la paix des longs jours et des heures égales.

Electre:

Castor n'est violent, ni farouche à demi
Bannissez-le de Sparte, éloignez-le d'Hélène.

Ménélas:

Pollux le contiendra, s'il est mon ennemi.

Electre:

O coeur trop indulgent qui ignorez la haine!
O confiance aveugle et insensée...

Ménélas: (sourriant)

Enfant....

Voici que le soir tombe avec la paix et l'ombre,
Et les brises de la mer dans le jour étouffant;
Veux-tu comme autrefois, gagner le coteau sombre
Où je te menais voir se diviser au loin
Les chemins qui s'en vont vers Argos et Thyrinthe?
Tu pourras m'y redire encor ce qui te peint,
Et je pourrai sourire en écoutant tes craintes.
(à Pollux qui paraît)
Nous accompagnez-vous, Pollux, dans la forêt?

Pollux:

Je viens dire aux bergers que demain, ils ramènent
Béliers, agneaux, brebis, des prés vers les marais
Et qu'ils tondent, à l'aube, et qu'ils sèchent les laines,
Et qu'ils parquent les boucs, avant le soir, là-bas.

Ménélas:

Adieu!

(Il prend avec Electre le sentier qui conduit vers la montagne)

Scène 2.

Pollux, Castor.

Je te cherchais.

Castor:

Je ne te cherchais guère,
Et ce n'est point vers toi que se portaient mes pas.

Pollux:

Je sais que mes conseils te sont fiel et colère
Et que tu hais en moi, celui qui sert le roi.

Castor:

Je vous hais tous. Mais lui, le roi, possède et garde
Impunément, ici, dans son lit, sous son toit,
Celle dont la splendeur fait mon âme hagarde.
Je ne puis plus attendre et ma tête est en feu;
Je me vois emporté par ma fièvre et ma rage,
Par les bonds de mon coeur, par les cris de mes voeux,

Comme par un terrible et despotique orage.
Je suis hanté. Hélène est là, ici, partout,
Je dévore sa chair en mes rêves voraces
J'assiège ses flancs nus avec mes désirs fous...
Et Ménélas me raille, et m'a volé ma place.
J'ai mes desseins. Je sais qu'il est là haut. J'y vais.

Pollux (railleur)

Je n'ai même pas dû lui indiquer la route.

Scène 3.

Pollux, les bergers, Hélène, la foule.

Pollux (au chef des bergers qui survient.
Les autres suivent).

Berger, tu mèneras demain vers le marais
Où l'herbe neuve et compacte se broute
Tout le troupeau,
Tant les agneaux parqués que les chèvres nomades.-
Et maintenant, pour changer de propos,
Raconte-moi ce qu'on a dit, dans les bourgades,
Du triomphal retour de Ménélas.

Le berger:

Sparte n'eut d'yeux que pour les yeux d'Hélène.
Je sais des gens qui ont baisé la cendre vaine
Où se posaient ses pas.
Le roi est vieux, il est au bout de sa carrière;
Certes, il revient d'Asie et rapporte du bien,
Mais c'est vous qu'on regrette et c'est vous qu'on espère
Bien qu'on n'en dise rien.
(Un silence.- Pollux semble écouter - le
berger veut se retirer).
Excusez-moi, j'ai trop parlé, peut-être.

Pollux:

Non, non, j'ai le besoin de causer avec toi:
Dis-moi, j'aime à connaître
(Il écoute et parle distraitement)
Si le bonheur changeant s'attarde sous ton toit,
Et si les tiens
Soignent ta maisonnée

Et augmentent par leurs travaux, ton bien,
De saison en saison, et d'année en année?
(Il écoute)

Le Berger:
Seigneur, tant de sollicitude...
(Pollux interrompant, fièvreux un peu)
Les temps sont durs, la vie est rude
Et les soins incessants qu'on donne à ses troupeaux
Ne déjouent point toujours la perfidie
Tortueuse des maladies.
Quel est l'homme qui peut compter sur le repos
Certain, profond, placide?

Le Berger:
Seigneur, quand vous régniez, on aimait à songer
Que votre esprit fécond, souple et lucide
Eloignait de nos murs et l'affre et le danger;
Et l'on disait "Un dieu bienveillant l'accompagne".
(Un berger vient de paraître, descendant du sentier de la montagne du fond et crie de loin)
On a tué le roi, là-haut, dans la montagne!
(Etonnement, on va vers lui, on l'entoure, on l'interroge).

Pollux:
Qui?

Un berger:
Quoi?

Le berger (descendu de la montagne)
Castor!

La foule:
O Ménélas!

Un berger:
Le Roi!
(Tumulte - Hélène angoissée et sortant du palais, appuyée, fléchissante, au péristile).

Hélène:
Quoi? quoi!

Ces foules, ces appels, ces pleurs ces cris.....le Roi!
Dites, vous qui savez, dites...dites...mon frère?

Pollux:

Hélas! combien, ma soeur, le sort nous est contraire
Et quel terrible deuil se répand sur Hellas!

Hélène:

Mort?

Pollux:

Castor, notre frère, a tué Ménélas.

Hélène:

Dieux! Dieux!

Pollux:

O la sanglante et terrible surprise!
Et comme en nos deux coeurs frappés, tous liens se brisent
Qui rattachaient notre âme à cet homme dément.
Je punirai ce crime avec acharnement;
Je ferai taire en moi les cris de la nature; 2
J'en montrerai la rouge et noire forfaiture. 1)

Hélène:

Qu'on me mène, là-bas, où Ménélas est mort!

Le berger (qui annonça).

Quand je suis accouru, on ramenait son corps
Du côté des vergers vers sa haute demeure;
Vous l'y retrouverez, sur son lit, à cette heure.
Son visage était calme, et ses yeux refermés.

Hélène:

O pauvre roi que je n'ai point assez aimé!
(Hélène gagne le palais, soutenue
et accablée).

Pollux (au berger):

Electre accompagnait Ménélas. Que fit-elle?

Le berger:

Je l'ai vue étancher la blessure mortelle;
Une fixe lueur brillait dans ses yeux fous:

Elle rampait autour du corps, sur ses genoux
Et sa plainte courait et s'exaltait dans l'ombre.
Soudain, elle a gagné les grands bois sombres
Pour rejoindre Castor en leur dédale obscur.

Pollux:

Qu'on enlève les fleurs et les branches des murs;
Qu'on pleure abondamment une telle victime
Et que Sparte rejette avec horreur ce crime
D'un homme aveugle et dangereux que je bannis.
(La foule grossit, notables, laboureurs
femmes, enfants, mais sans bruit).
Tu n'as pu savourer, roi Ménélas, les fruits
Dont la paix diligente et ma loyauté franche
Avait chargé dans ton pays toutes les branches.
Tu étais juste et calme et sage, et ton renom
Brillait plus clair que l'orgueil d'or d'Agamemnon.
Ta main tenait un sceptre intact et ta puissance
Marchait d'accord, toujours, avec ta bienfaisance!
Tu revenais vainqueur, simplement, sans orgueil
Ne voulant rien, sinon qu'on oubliât les deuils
Et la multiple horreur des lointaines tueries
Et qu'on songeât à vivre heureux dans la patrie.
Ta voix, pour te venger, en mon coeur retentit.
(Soudain, en ce remous, un second berger
dévale de la montagne et crie à Pollux).

Le berger:(à Pollux)

O le nouveau malheur qui fait frémir la nuit!
Electre, qui suivait votre frère en sa course,
Tandis qu'il s'arrêtait pour boire au creux des sources
L'a frappé d'un coup sûr, et l'a tué.

Pollux:

Enfin!
Elle nous venge tous. Elle a compris soudain
En son âme superbe, ardente et meurtrière
Que je ne pouvais pas, moi-même, tuer un frère,
Elle a compris, vous dis-je, et frappé en mon nom.
(S'en allant vers Hélène).
Et ma soeur qui l'ignore, et pleure en sa maison.

Scène 4.

La foule, Pollux.

Un notable:

Voici Sparte qui se lamente encor,
Après avoir souri à peine un jour entier,
Depuis l'aurore.

Le berger (continuant son recit):

Castor fuyait par le hallier
L'eau le tenta: la fièvre
Brûlait ses lèvres;
Il se pencha, il se mit à genoux
Sur la terre dure;
Quand tout à coup
Avant même qu'il n'eût puisé l'eau pure,
~~Le couteau~~ (le couteau) Se planta dans son dos, largement, ~~le couteau~~
Un geste, un seul, avait tranché sa vie errante
Son corps tombé resta sans mouvement
Tandis qu'à ses côtés, soudain indifférente,
L'étrange Electre regardait.

Un notable:

Les Dieux se sont servis de son audace
Et de son coeur trop prompt à punir un forfait.

Le berger:

Aucun trouble secret ne contractait sa face
Et son calme semblait à nous tous effrayant.
(Un repos).
Alors deux bûcherons qui rentraient à cette heure
Ont enlevé le corps béant,
Et l'ont couché dans leur demeure;
Tandis que les bergers emportaient Ménélas.

Un notable:

Le roi ne comptait plus sur une ample carrière;
Mais lui, Castor, que les plaines de l'Eurotas
Nourrissaient de vaillance et de force guerrière!

Simonide:

Et maintenant que Ménélas n'est plus,
Qu'Oreste a fui et que Pyrrhus charme Hermione,

Qui donc tiendra en son pouvoir Lacédémone?
(Cris nombreux).
Pollux, Pollux, Pollux! ~~Sans hésiter~~ Assurément Pollux!

Simonide (poursuivant):

Je reconnais qu'il fut ~~durant~~ assez longtemps un maître
Que Sparte a proclamé fidèle, habile et droit;
Que son règne fini, il a su se soumettre
Sans révolte, comme il convient, à l'ancien roi
Qui revenait d'Asie et rapportait la gloire.
Je sais qu'il aime Zeus et vénère Pallas,
Qu'il est de conseil souple et d'aide méritoire
Mais Castor est son frère et tua Ménélas.

Un berger:

Pollux jouit ici de l'estime unanime.

Simonide:

Qu'importe! il est du même sang que l'assassin
Et l'intérêt toujours est la raison des crimes.
Aucun de nous ne sait quels furent ses desseins
Et s'il prenait Castor pour dupe ou pour complice.

Tous les bergers:

Fourbe! traitre! Il calomnie! il ment! il ment!

Le notable:- Simonide:

Ne vous emportez pas: je parle sans malice,
Mais je pense et je parle, avec discernement.

Un berger:

Vous détestez en nous, ceux que Pollux protège.

Un vigneron:

Vous voulez ranimer les querelles des bougs.

Un autre:

Vos mots cachent sous eux et l'embûche et le piège
Et ~~si vous parlez bien, vous pensez à rebours~~ le ressentiment. Sa sagesse en vos discours.

Un notable (ami des bergers, à Simonide):

Votre ardeur ne vous sert qu'à réveiller les haines;
A soupçonner Pollux, alors qu'il est absent

Et console dans ce palais en deuil, Hélène.

Euphoras:

Dussé-je à mon tour vous paraître offensant
Je constate, depuis qu'Hélène est revenue
Que le meurtre se lève, et rôde parmi nous.

De toutes parts:

Impie! impie! impie!

Euphoras (continuant):

Et que rien n'atténue,
Pas même de la voir ~~soumise à~~ pleurer sur son époux,
La peur que j'ai de la sentir présente à Sparte.

Un berger:

Que celui-là qui parle ainsi soit rejeté
Par tous et que sa femme et ses enfants partent
Et s'exilent au loin en des lieux sans clarté.

Un jeune homme:

Pour elle, on combattit plus de dix ans à Troie;
Aucun homme, jamais, n'y renia l'orgueil
De provoquer la mort dont la vie est la proie.

Euphoras:

Nulle beauté ne vaut qu'un pays soit en deuil.

Tous:

Lâcheté! Lâcheté!

Euphoras:

Redoutez les familles
Dont Hélène est la fleur et Tyndare le tronc,
Et Pollux et Castor les sauvages ramilles.

Un berger:

Jamais, le fils de Zeus n'a subi tel affront!

Un ~~autre (à Euphoras)~~: berger, le poing tendu vers Simonide

Que votre langue sèche et meure en votre bouche!

Un jeune homme (même geste que le berger)

Que ~~chaque nuit, vos yeux se révulsent d'effroi!~~ la foudre ravage & brule votre toit

Simonide (appuyant Euphoras)

Euphoras a raison: il devine dans l'ombre
Mille desseins cachés que vous ne voyez pas

Un berger

Nous voyons pourquoi que lui & nous sommes le nombre
Et la ville, c'est nous!

Simonide

Vous n'êtes que ses bras!

Un autre (même geste

Que plus aucun de nous, avec vous, ne s'abouche.

(~~A cet instant~~ Gros tumulte, Pollux sort du palais et s'arrête sur la terrasse. Quelques-uns se précipitent vers lui et un berger, le désignant crie à tous):

Le berger:

Voici Pollux qui sera maître et sera roi!

Pollux:

(Après un grand silence, il s'adresse surtout à ceux qui l'ont combattu et forment un petit groupe à gauche du théâtre).

J'ai entendu gronder vos querelles fatales
Et voulu que ma soeur ne les entendît pas:
Elle est seule à présent, et pleure Ménélas
Loin de tout bruit, là bas, au fond de la grand'salle.
Si je n'estimais pas, plus que ma gloire altière
Le bien de Sparte et votre orgueil d'être avant tout
Ceux dont on dit: "Ils sont riches, puissants, jaloux
Des troupeaux de leurs prés et des fruits de leurs terres"
Vos cris pourraient passer, sans émouvoir ma voix.
Mais vous, dont le discours vers le blâme dévie
Dites, quelqu'un a-t-il mieux employé sa vie
Pour la grandeur de Sparte, et pour ses fils, que moi?
J'appris, pour vous l'apprendre, à mieux tailler la vigne;
Je vous aidai par mes conseils et mes deniers
A défricher le sol propice aux citronniers
Au long de l'Eurotas et de ses bords insignes.
Le sol vous est soumis comme un cheval dompté.
Partout autour des clos, s'épand l'eau salutaire
La fortune est à vous, féconde et tributaire
Et Sparte - un bourg jadis - est, aujourd'hui, cité.
Soyez ingrats - qu'importe! Elle est à moi, la joie
D'avoir été utile, et de m'en souvenir,
Afin d'être plus prompt encor à vous servir,
Même vous dont la haine en cet instant tournoie
Autour de mon front calme et de mes yeux sereins.

Simonide:

Nul ne vous hait

Un berger (au notable):

Alors, pourquoi l'amer reproche
Surgissait-il et volait-il de proche en proche?

Un berger (au berger):

Laissez parler Pollux, il apaise et convainc.

Le second notable opposant:

Qu'il se défende!

Pollux:

Hélas! je n'y suis point habile...
Mais si parmi nous tous, était présent, Nestor,
Certes, son esprit clair et sa langue mobile
Rappelleraient lequel je fus en ces temps d'or
Où je partis, poussé par lui, vers la Colchide.
J'étais ~~si~~ tout jeune, et sur la nef Argo, longtemps,
Le grand vieillard se fit mon conseil et mon ~~enseignement~~ guide.
J'appris alors son souple et net enseignement,
Son zèle sans répit, et sa force sans haine,
Je sais conduire un peuple aux routes du bonheur,
Je suis le fils de Zeus et le frère d'Hélène
Et Castor n'eut jamais notre sang dans son coeur.

Euphoras:

Castor est mort, Hélène est seule dangereuse.

Pollux:

Ne parlez point ainsi et dites-vous plutôt
Que sans elle, la gloire et ses aîles fougueuses
N'eussent touché au front la Grèce et ses héros.
L'angoisse est nécessaire aux races qui sont fortes
Et pour grandir encor, il leur faut le danger.

(Un silence).

~~Dites, avez-vous su~~ Amis, rappelez vous, qu'à Troie, au long des portes,
Quand le soir s'étendait sur les champs ravagés
Et qu'Hélène marchait, seule, dans la lumière,
Ceux qui la regardaient passer, du haut des tours,
Disaient: "Que nous importe et la mort et la guerre,
Et la chute des corps sanglants sur le sol lourd
Et le fracas entre eux et des chars et des armes,
Puisque rien de plus beau sous le ciel n'a vécu
Que la femme qui met en nos coeurs tant d'alarmes"?

BIBLIOTHEQUE ROYALE DE BELGIQUE

Ils raisonnaient ainsi, et c'étaient des vaicus!
Et ma soeur s'en allait sans ouïr leur louange,
Et vous, vous les vainqueurs, vous osez l'outrager.
(Personne plus ne parle, Pollux continue):
Mais je veux oublier vos paroles étranges
Et ne voir en vos coeurs qu'un émoi passager.
(Tous l'acclament)
Et maintenant, je sais qu'un mot eût pu suffire
Pour nous mettre soudain, comme autrefois d'accord.
Je dirai donc que Zeus, - mais pourquoi vous le dire -
Que Zeus, mon père, a dès longtemps fixé mon sort,
Et que j'entends sa voix, tout au fond de mon être;
Il commande, j'écoute et suis sa volonté.
Ce n'est pas moi, c'est lui qui dit: "Tu seras maître
Et régneras dûment sur les peuples domptés".
Je voudrais me soustraire au poids des diadèmes,
Mais Zeus est tout-puissant et son ordre est précis;
Et puisque j'obéis au Ciel, malgré moi-même,
En me proclamant roi, obéissez aussi.
(Acclamations, la toile tombe).

Vive Pollux!

Zeus l'a nommé!
Nous le nommons Le peuple l'aime!
Et les Dieux l'aiment

Sparte doit reprendre plus haut de l'Epreuve
Et du deuil où la plonge hélas! la mort du roi
Hélène est plus sacrée encor, puisqu'elle est vengée
Et que de tous les dieux, il ne reste que moi.
(une pause)

ACTE 4.

A C T E 4.

Scène 1.

Hélène (sur le banc où elle était assise au 1er acte)

Mes larmes, les dernières,
Je te les donne à toi,
O Ménélas, époux et roi
Qu'à cette heure, recouvre et consume la terre!
O Ménélas, époux et roi
Je répands sur ta mort ma douleur solitaire
Et tout ce qui me reste encor de sombre amour.
Mon coeur, il s'est usé sur les routes du monde,
Ma chair est devenue errante et inféconde,
Mais tu fus oublieux et pardonnant toujours,
Et tu rouvris ta couche à mon corps adultère.
Mes larmes, les dernières
Je te les donne à toi!
J'aurais vécu tranquille et calme sous ton toit
Dans le silence uni des heures monotones,
J'aurais penché sur ton hiver, mes fleurs d'automne
Et simplement, j'aurais aimé subir ta loi.
O Ménélas, époux et roi!
Me voici seule et pauvre, au seuil de ta demeure
Où hier, ton coeur parla pour la dernière fois.
Vois mes regards vaincus, vois mes beaux yeux qui pleurent,
Entends le bruit, les bruits derniers que fait ma voix.
Ils vont s'éteindre aussi dans l'ombre, sous la terre;
O Ménélas, époux et roi,
Avant de te rejoindre en la nuit funéraire
Reçois ici, reçois
Mes larmes, les dernières!

Scène 2.

Pollux, Hélène.

Pollux:

Je t'apporte, ma soeur, la joie et la victoire;
Ton deuil va s'effacer sous les feux de ma gloire;

Tu ne cesseras point d'être reine un seul jour
Et le peuple qu'on guide et qui sait tour à tour
A chacun de ses rois que les destins désignent
Donner sa confiance et son amour insignes,
Tu maintient sur le trône, et m'y range avec toi:
Tu demeures la reine, et je deviens le roi.
Ce pays où régna notre mère et Tyndare,
Pour ses enfants divins tout à coup se déclare
Et si les dieux, un jour, veulent, superbement,
Que nous brûlions, tels deux astres au firmament
Préparons-nous, tous deux en dominant la terre,
A ce règne éternel dans l'ombre autoritaire.

Hélène:

O Ménélas! ton nom ~~semble~~ est oublié déjà!

Pollux:

Laissons, laissons les morts dormir. La vie est là
Magnifique, soudaine, impatiente et belle;
Elle te fut jusqu'aujoud'hui, rude et rebelle,
Mais pour tout l'avenir, je te la dompterais...

Hélène:

Trop tard, trop tard!

Pollux:

Non, non, il n'est trop tard (a)(j)mais,
La fortune se lève et suit mon char qui passe
N'importe en quels chemins du frémissant espace:
Mes plus vagues désirs deviennent de la chair
Réelle, et ~~l'on~~ prennent corps, et se meuvent dans l'air.
Je viens, et l'on m'écoute, et tous mes stratagèmes
Que je les voile ou non, réussissent quand même;
J'apaise, quand je veux, la haine ou la fureur,
Et mes gestes distraits façonnent le bonheur.

Hélène:

O la folie humaine!

Pollux:

O la puissance vraie!
L'orgueil est le froment; ~~le desespoir~~ l'abattement le desespoir, l'ivraie;
Dans Sparte, à l'Agora, tout le peuple t'attend
Les yeux conquis, les bras levés, le coeur battant,

Les pères et les fils, les filles et les mères
Jettent vers toi leurs cris, leurs voeux et leurs prières;
Leur unanime ardeur m'a dépêché vers toi.
Viens entendre l'amour qui halète en leur voix,
Viens te brûler dans ton triomphe et dans leur âme;
C'est moi qu'ils ont nommé, mais c'est toi qu'ils acclament.

Hélène:

Pourquoi connaître encor ce que j'ai trop connue?

Pollux:

La terre entière exulte et baise tes pieds nus
Avec la bouche en feu de ses foules ardentes;
Laisse apaiser enfin tes angoisses grondantes
Renais: l'heure est unique et je me sens au coeur
Tant de force assurée et de pouvoir vainqueur
Qu'il n'est rien pour nous deux, au monde, que je craigne.
Je tiens le sort en main: je suis maître et je règne.

Hélène:

Et que m'importe, à moi, que tu règnes ou non
Sur ce pays funeste et désormais sans nom
Dont les eaux des torrents et les eaux des abîmes
En vain déborderaient pour effacer ses crimes.
Ma volonté est morte et ne tend plus à rien,
Ton insolent bonheur me fait haïr le bien;
Tout mon être est brisé jusqu'au fond de mon âme;
Il n'est plus un orgueil, il n'est plus une flamme
Dans mon sein dévasté, ni dans mes yeux déserts.

Pollux:

Tu mérites, ma soeur, ta peine et tes revers.
Quand hier tu m'implorais et que tremblait ton âme
Au bondissant assaut de deux amours infâmes,
Je surprenais en toi, debout, malgré les deuils
La fermeté, l'ardeur, la révolte et l'orgueil
Et je te promettais mon secours et mon aide;
Aujourd'hui, sans raison, soudain, ta force cède,
Tu ne demandes plus mon fraternel appui;
Tu vas comme une aveugle au devant de ta nuit;
Plus un cri de fierté ne sonne en ta poitrine;
Ta beauté se prépare à n'être que ruine;

Et tout celà t'arrive, et tout celà se fait
Parce qu'un homme est mort que tu n'aimais jamais.

Hélène:

L'aimer! Je faisais mieux, je lui vouais ma vie.
Un zèle, une tendresse intime, inassouvie
Encor, et que jamais je n'avais découverts
Aux replis de ce coeur que foula l'univers,
Renouvelaient pour moi jusques au fond, mon être.
Le roi était heureux, rien qu'à me voir paraître,
A me sentir, le soir, assise auprès de lui.
J'étais le feu paisible incliné sur sa nuit,
Et certes, il me sentait tout entière fidèle
Tant ma main était calme et presque maternelle.
Non, tu ne peux comprendre, hélas! comme sa mort
A tué, dans mon âme et tué dans mon corps,
Jusqu'au dernier désir; jusqu'au dernier rêve,
Jusqu'au dernier ferment de la dernière sève.

Pollux:

Adieu! tu es vaincue et je ne tente plus
De hausser jusqu'au mien ton front irrésolu;
Tu n'es plus rien au monde, et tu n'es plus Hélène,
Je sépare d'un coup ta fortune incertaine
De la mienne, trop belle, et qui court le danger
En s'attardant ici, de choir ou de changer:
Le malheur est fatal à celui qui l'approche.
Dans l'orage et le vent, la pourpre s'effiloche:
J'ai peur de ta présence. Adieu! Adieu!

Hélène:

Va!

Scène 3.

Electre, (qui débouche sur la scène lentement et comme lassée) Hélène.

Hélène:

Toi!

Electre:

J'erre depuis hier soir, seule, dans l'ombre blême

A travers la forêt, par des chemins étroits;
Je ne retrouve plus dans le fond de moi-même
Ce coeur sauvage et noir qui vers la mort hurlait;
Je sens tomber enfin ma haine héréditaire
Et sur mon front, passer quelques heures de paix.

Hélène:

Tu vengeas mon époux en immolant mon frère.
Tu ne tuas l'un d'eux, hélas! que pour calmer,
Que pour noyer dans le sang frais de ta victime
La jalouse fureur qui te porte à m'aimer;
Tu es en même temps la justice et le crime
Comme l'étaient, les tiens, à Mycènes, jadis.

Electre:

C'est Ménélas lui seul, lui seul que vos yeux pleurent,
Lui seul qui vous fut tendre et pardonnant, tandis
Que les désirs montaient vers vous dans sa demeure
Et que, traîtreusement, sa mort se préparait.
O roi! on t'a frappé lorsque j'étais ton guide,
On t'a frappé, sous mes regards, dans la forêt,
Sous mes regards à moi, ta nièce, une Atride...
Et tu t'es affaissé entre mes tristes bras,
D'un coup, la bouche close et morne et sans paroles.
C'est toi qui vers Castor as dirigé mes pas,
Quand la brusque vengeance emplit ma tête folle,
Qui m'as armée et soutenue - o grand vieillard!
O coeur fait de bonté, de paix et de sagesse -
Et qu'on assasinait lâchement, à l'écart,
Sans reculer devant l'aspect de ta faiblesse.
(à Hélène directement)
Qu'auriez-vous fait? ~~Hélène:~~

Hélène:

Hélas!

Electre:

Son sang coula sur moi,
Sur ma main qui tâchait de fermer sa blessure;
Je regardais ses yeux qui entendaient ma voix
Crier ma plainte aux Dieux sous la sombre ramure.
Hélas! que n'étiez-vous, Hélène, auprès de nous

Ou que n'entendiez-vous, d'ici, mon cri sauvage
Avant que Ménélas mon roi et votre époux
Eût raidi dans la mort les traits de son visage.
Son corps, je le sentis bientôt se refroidir.
J'aurais voulu donner et ma vie, et mon âme,
Pour rappeler vers lui ses jours prêts à s'enfuir,
Mais je n'avais hélas, que mon souffle de femme
Qui n'a pu réchauffer son grand torse fendu.

Hélène:

O douleur qui ravage! O vengeance qui brûle!

Electre:

Depuis que j'ai frappé, mon coeur s'est détendu
Et le calme est tombé avec le crépuscule
Comme un large repos sur mon être éperdu.
J'ai vu la vaste nuit dont les astres fourmillent
Sans peur, darder vers moi ses regards acérés,
J'ai songé au destin de ma rouge famille
Et lasse, avec bonheur, j'ai longuement pleuré.
Tant de forfaits! tant de bourreaux! tant de victimes!
Tant de sang répandu à travers les chemins
Et le plus ancien meurtre et le dernier des crimes
Qui semblaient réunis, à cette heure, en ma main;
Et ma vague raison, et mon esprit nocturne
Flottaient sur tant d'horreur et ne comprenaient pas,
Et toujours mes longs pleurs, comme échappés d'une urne
S'écoulaient de mes yeux et tombaient sur mes pas.
(Elle s'est assise, Hélène s'est placée
auprès d'elle).

Hélène:

Hélas! mon âme aussi est trouble et indécise;
Moi, j'ai subi le mal, comme toi, tu l'as fait;
Et néanmoins, je reste à tes côtés assise
Et je trouve en tes pleurs, je ne sais quel attrait.
O ces flux et reflux de maux qui nous submergent,
O l'air de ces temps noirs brûlant comme un venin!
Oh! tout ce sang versé sous tes regards de vierge
Pour qu'à leur tour, s'y habituent tes pauvres mains.
Nous venons de si loin, du fond de nos ténèbres,
L'une vers l'autre, et, lentement, nous confondons
Nos détresses, nos cris, et nos regrets funèbres

N'osant nous dire encor que nous nous pardonnons.
Je t'ai connue enfant, chez ma soeur, ta mère,
Tes yeux tristes luisaient sous ton grand front pâli.
Un soir, que tu pleurais déjà sur tes chimères
On t'apporta chez moi pour dormir en mon lit,
Je pris tes mains, je caressai ta chevelure,
Et tu t'es endormie en écoutant ma voix,
Comme un beau fruit d'été, sous la ramure obscure.

(Depuis q.q. instants, Hélène, comme sans le savoir, a caressé les cheveux d'Electre).

Electre:

Prenez garde! prends garde, Hélène épargne-toi!
La furie en mon coeur n'est jamais qu'endormie
Oh! tes mains sur mon front! tes mains sur mes cheveux!
Oh! ton souffle soudain sur ma chair ennemie
Et tes doigts, et tes bras, et ton corps, et tes yeux!

Hélène (qui s'est levée)

Oh! ~~quels~~ les bonds de ton coeur, à travers sa misère!

Electre (égarée):

Hélène! Hélène!

Hélène (qui s'est reprise):

Eloigne-toi! Séparons-nous!
Le moindre instant de paix m'est refusé sur terre,
Il n'est plus que la mort qui nous convienne à tous.

Electre:

Hélène!

Hélène:

Hélas! je m'oubliais à être bonne
Mais rien ne m'est permis, pas même le pardon!
Tous les malheurs humains en mon être résonnent
Tous les malheurs humains en mon être résonnent
Et se heurtent entre eux, sans en trouver le fond.
O mon sort douloureux! O ton âme effrénée!
Séparons-nous sans pleurs, éloignons-nous sans bruit
Et poursuivant toutes les deux nos destinées,
Achevons de mourir, n'importe où, dans la nuit.

Scène 4.

Hélène, Zeus.

Hélène gagne le haut de la terrasse. Electre n'osant la suivre, continue à errer en silence autour de la demeure de Ménélas et finit par disparaitre.

Hélène (seule sur la terrasse)

O nuit du calme empire, où Diane, la chaste,
Pose ses pieds d'argent, parmi les gazons froids,
Nuit de funèbre et pâle et glacial arroi
Dont se parent l'azur des mers et des cieux vastes,
Nuit de silence clair et de sombre beauté,
Nuit de Dieux voyageurs, nuit de lueurs et d'astres
Qui seule entends tomber les blocs de mon désastre
Engloutis-moi en ta dure stérilité!
Je n'en puis plus: je suis comme à bout de moi-même,
Je ne distingue plus si je hais ou si j'aime,
Je suis la cendre vaine après l'embrasement,
Je viens à toi, foulée et morte infiniment.
Je t'apporte l'escés de ma peine allouvie
Et ne demande plus qu'abandonner la vie
Comme mes longs vêtements quittent mon corps, le soir.

(A l'avant-plan, deux bergers se sont glissés et causent en désigant le bois).

1-er berger:

Je te dis que le bois était remué d'ombre;
Que des regards, là bas, s'illuminaient sans nombre
Si tu n'as vu les satyres, viens donc les voir.

2-e berger:

J'ai peur.

1-r berger:

Ne crains donc rien: ils me connaissent,
Ils sont ~~lascifs~~ fougueux mais bienveillants; je les engraisse
Avec le lait de mes chèvres....Ecoute...écoute...

(On entend de vagues bruits de feuilles et de voix).

2-e pâtre:

C'est le cahot d'un char, quelque part, sur la route.

1-r pâtre:

Ce sont leurs voix folles, te dis-je, ils vont parler;
C'est à nous deux qu'il appartient de démêler
Ce que, ce soir, les bois touffus disent aux plaines.

Les satyres:

Toi qui t'en vins du côté de l'Asie, Hélène,
Lourde d'amour souffert et de sanglots captifs,
C'est nous, c'est nous, c'est nous, les satyres furtifs
Qui t'appelons, ce soir, en nos cris de folie;
La terre est molle et chaude et les antres feuillus
Tout s'efface dans l'ombre et la nature oublie,
Et parmi nous, ton coeur ne se souviendra plus.

2-e berger:

O prodige!

1-r berger:

Tais-toi!

(Hélène se penche du côté d'où vient le bruit).

Les satyres:

Nous sommes la démence
Et ~~le frisson~~ l'étreinte ~~du vent passant dans les~~ qui s'accomplie au bois doux;
Velue est notre chair, et le désir immense
Danse, se tord et bat la terre en nos pieds fous;
L'herbe, le sol, le mont et les combes profondes
Et les halliers troués de soudaines lueurs,
C'est nous-mêmes quand nous aimons: notre sueur
Lascive et bestiale est la sève du monde.

Hélène:

Dieux! Dieux!

1-r berger:

Hé bien?

2-e berger:

J'entends confusément,
Mais je ne comprends pas.

1-r berger:

Mais ils crient vers Hélène;
Les feuillages remuent tout au long de la plaine,
Et l'air, lourd de parfums n'est que frémissement.
Ecoute encor. Je vois luire l'eau des rivières
Là bas, dans l'ombre, et les Nafades vont parler.

Une nafade:

Hélène, ô toi qui vis et respires sur terre,
Dans un corps plus brillant que le ciel étoilé,
Nos grottes de lumière et nos flots translucides
Te feront un palais bougeant de joyaux clairs.
L'amour est souple et doux entre nos bras liquides
Et de longs baisers d'or glisseront sur ta chair.

Hélène:

Oh! ne plus voir, ne plus toucher, ne plus entendre!
O Dieux qu'ai-je donc fait aux fleuves & aux bois
pour que l'eau Sinueuse en ses brusques meandres
M'angoisse tout a coup & ~~se tende~~ vers moi?

1-r berger (il gagne, avec son compagnon le fond de la scène)

Regarde au loin, là bas, où s'incurve le stade:
Des bacchantes en feu y courent sur les monts;
Ecoute, écoute encor.

Une bacchante:

Nous sommes les Thyades
Et nos corps sont ~~de~~ de flamme, Hélène, et nous t'aimons;
L'ombre comme un vin noir nous enivre et nous brûle
Et nos danses, la nuit, font trembler les forêts.
Les rocs parlent et nous disent, au crépuscule,
Quand ils te voient passer, leur songe et leurs secrets;
Et les rocs et le sol et les poussières mêmes
Sentent courir en eux des frissons inconnus
Et meme le caillou s'emeut bressaille & t'aime
Quand ta marche l'effleure avec tes talons nus

Hélène:

Je veux mourir, mourir, mourir et disparaître!
Où désormais marcher, où désormais dormir,
Où respirer encor sans que souffre mon être
Et qu'il sente soudain toute sa chair frémir!

Retirez-vous de moi, brises, souffles, haleines,
Lèvres fraîches des eaux, feuilles des bois mouvants
Aubes, midis, et soirs, et toi, lumière!

Un satyre:

Hélène!

Hélène:

Et toi, ombre des monts, et vous, gestes des vents,
Et vous, regards aigus qui brillez dans les pierres.

Naïades:

Hélène! Hélène!

Hélène:

O misère de tout mon corps!
O larmes de mes yeux dans la vaine paupière!
L'espace entier me tient et m'affole et me mord!

Une bacchante:

Hélène! Hélène! Hélène!

Hélène:

O l'impossible asile!
La terre en mon tombeau ne sera-t-elle pas
Celle qui recélant mon corps froid et docile
Incendiera ma chair raidie entre ses bras?
O Zeus! roi de l'éther subtil, force du monde,
Voici mes bras tendus vers ~~vous~~ toi, voici mes voeux:
J'ai l'horreur de la terre effrayante et profonde,
J'y crains encor l'amour et sa douleur en feu,
Et puisque désormais, plus rien ne m'est refuge,
Ni sous le ciel ouvert, ni dans le sol béant,
Anéantis mon être entier, ô toi qui juges,
Je repousse la mort et je veux le néant.

(Une grande lueur se fait, tombant des frises, au devant de la scène, - les deux bergers revenus au milieu de la scène voient l'apparition de Zeus et lèvent vers elle leurs bras).

Zeus (invisible)

Ecoute, ô toi, qui fus pour les hommes, Hélène,

Je me dévoile ici, moi Zeus, maître des Cieux;
Ton coeur n'a su ~~grabuir dans~~ dompter le deuil et la peine,
Bien qu'il connût l'amour, plus fort que tous les Dieux.
Le noir néant que ton désir invoque et prie
N'existe pas sous l'or tournant des firmaments,
Tout s'épouse et s'épuise, et tout se déparie,
Mais pour s'unir ailleurs et vivre infiniment.
Affres, sanglots et cris ne passent sur la terre
Qu'ainsi que des brouillards sur les ravins des monts.
Ils n'entament jamais l'immobile mystère
Qu'est la réalité des rocs durs et profonds.
~~Tu n'as pu vaincre en toi~~ Il te fallait savoir l'adversité rebelle
Pour en ~~tirer~~ tordre la force et la suprême ardeur:
~~Tu étais femme, hélas!~~ mais tu n'étais que femme et si ta chair fut belle
Ton front n'imposa point l'orgueil de sa splendeur;
Meurs donc; meurs, mais renais; si tu souffres, qu'importe!
Ton sort ancien fait place à ton destin nouveau:
Voici ma foudre et mes tonnerres, ils t'emportent
Vers mes amours de Dieu et de père, là haut.

(Un coup de tonnerre, Hélène est enlevée
au ciel. - La toile tombe).

Helene de Sparte

4 actes

BIBLIOTHEQUE ROYALE DE BELGIQUE

HÉLÈNE de SPARTE.

Gildas Darly
Sevgine

Quatre actes. Personnages : Hélène, Electre, Pollux,
Ménelas, Castor, notables,
/ Simonide, Euphoras / bergers,
vignerons, laboureurs, vieillards
femmes, jeunes filles, enfants.

La scène est à Sparte. Même décor pour les 4 actes.

Acte 1.

/ à l'avant de la scène /

A droite la demeure du roi Ménelas, avec portique et terrasse. Devant le seuil un large espace. A gauche un petit bois : des roses, des lierres, des oliviers, un banc. Entre les branchages, une figure de faune.

/ à l'arrière de la scène /

Des bois des montagnes et ci et là un bout de chemin qu'on aperçoit.

/ entre l'avant et l'arrière
de la scène /

La vallée de l'Eurotas qu'on ne voit pas, mais que domine une rampe bordant le large espace qui s'étend, devant le seuil du palais ~~ou falaises~~. Un ~~large~~ escalier monumental monte du fond de la vallée et aboutit à cette rampe.

SCENE 1

Pollux, bergers, vignerons, notables (Simonide, Euphoras)

Un berger :

Ainsi, c'est donc bien vrai :
Ils arrivent !
Ils ont franchi les chemins des forêts
~~Et voici que leur char longe déjà nos rives.~~ (les voici battre par les champs qui me cultive).
Ils respirent notre air doux et léger
Et chaque pas qui les écarte
Des périls ténébreux et des mouvants dangers
Les ramène, dans leur gloire, vers Sparte.

Un vigneron :

On dit qu'ils ont erré pendant combien d'hivers
Ballotés par les vents et les brusques tempêtes
Et tantôt vers l'Egypte, et tantôt vers la Crête
Immensément, de mer en mer;
On dit qu'ils ont connu des cités grandioses
Où de grands dieux rayonnants et vermeils
Portaient sur leur front d'or, la lune et le soleil.
Il est vrai que l'on dit tant de choses.

Un berger :

Mais est-on sûr enfin
Que ceux que nous ramène le destin
Et qu'on acclame ~~au loin~~ et qu'on fête de plaine en plaine
Sur les routes là-bas
Sont bien la reine Hélène
Et le roi Ménélas ?

Un vigneron :

Pollux en a douté, certes, plus que personne.

Un berger :

On affirme, on discute, on hésite, on soupçonne

Et les voici battre les champs qui me cultive.

Simonide (un notable)

Leur retour doit troubler et assombrir Pollux

Euphoras (autre notable)

Si Ménélas est roi, lui, Pollux ne l'est plus.

Simonide :

La guerre et Troie, et l'ombre, et la mort, et la gloire
Tout est si loin déjà au fond de la mémoire.

Euphoras :

Voici vingt ans bientôt
Que Pollux règne à Sparte et durement nous traite.
Zeus lui-même le mit à notre tête
Quand Ménélas partit vers les hasards des flots.

Un berger :

Il fut un maître sage et plus juste qu'un autre.

Simonide :

Il défendit vos droits, mais négligea les nôtres
Les plus justes sont injustes, sans le savoir.

Un berger :

Grâce à lui, les querelles se sont éteintes
On n'entend plus les cris, les colères, les plaintes
Naître dès le matin et grandir jusqu'au soir

Simonide :

Nous nous taisions et laissions faire
Pour éviter
Alors que rugissait dans Ilion la guerre,
L'autre guerre dans nos cités.

Euphoras :

Mais aujourd'hui qu'Hélène et Ménélas reviennent
Qui donc voudrait encore qu'on entretienne
Fût-ce un seul jour, au fond des coeurs,
Les ressentiments sourds et les mornes rancoeurs.

Un autre notable (qui est entré depuis quelque temps)

C'est, m'a-t-on dit, un pêcheur de la côte
Qui sur la mer vit le premier
Rames longues et voiles hautes
Le navire du Roi comme un géant ramier
Cingler, dans le vent clair, vers la Patrie.
Toutes les eaux de l'Ouest à l'Est, semblaient fleuries
Tellement le soleil y répandait ses feux.
Ménélas débarqua, laissant à bord, Hélène
Et les gens accourus des bourgs et de la plaine
Le reçurent d'abord avec des cris hargneux :
Nul ne pouvait penser qu'il revenait de guerre. 1er
Soudain, quelqu'un s'en vint qui reconnut le roi
En regardant ses yeux, en écoutant sa voix,
Tandis que survenaient sur la grève, les mères
Qui désignaient leurs fils parmi les passagers.
La reine alors parut : ses yeux semblaient songer,
Quand tout à coup, la foule à voix rapide et pleine
Frappa les airs de ce seul cri : Hélène ! Hélène !
Et ce grand bruit qui venait de là-bas
Etait si doux et s'épandait si fort
Que les échos d'Hellas
Et la mer et ses bords
Et l'antre de la nymphe, et le bois du satyre
Longtemps, jusqu'au soir, en retentirent !
Voilà ce que m'a dit quelqu'un venu d'Argos.

Simonide :

Nul ne peut plus douter que les vents et les flots
~~Nous ayent rendu vraiment~~ l'Atride et sa compagne
Et ~~les~~ voici ~~qui s'avancent vers~~ nos (montagnes)
Escorté ~~Acclamés~~ par les uns, mais ~~reconnus~~ par tous
Et qu'à les voir passer, ~~on se jette~~ à genoux.

Euphoras :

Les dieux leur sont acquis : ces fêtes le démontrent
Et Pollux dépêcha Castor à leur rencontre.

Pollux :

(Survenant avec une troupe d'esclaves portant
des fleurs, des fruits, des branches)

" Vous suspendrez ces fleurs
Et leurs guirlandes de lueurs
A la terrasse;

Et ces roses lourdes et grasses
A ce linteau;
Et tresserez autour des blancs poteaux
Et des hampes guerrières
Libérant son feuillage, mais serrant ses rameaux,
Le Lierre.

(aux bouviers) qui sont entrés

Vous choisirez dans le bétail nombreux
Les plus grands Boeufs
Pour orner d'or resplendissant leurs cornes;
Vous cueillerez la menthe et la viorne
Pour en joncher les carrefours, partout,
Vous répandrez au long des routes blanches
Des branches,
Du sable lumineux et de brillants cailloux;
Je veux que l'air, le vent, le sol, le monde, je veux
~~Qu'il ne soit pas jusqu'au chemin poudreux~~ que le ruisseau puisant et le chemin poudreux
~~De la ville et des plaines~~ Je veux que tout, et dans la ville et dans la plaine
Fête ~~Qui ne fête~~, par un accueil joyeux,
Hélène.

Un messager (survenant) ~~à Pollux~~

~~Le roi est acclamé et s'attarde là-bas.~~

Pollux

~~Mais avant lui, Castor, me rejoindra, sans doute ?~~

~~Le messager :~~

~~Il vient; il a quitté Hélène et Ménélas~~
~~Et je l'ai rencontré au détour de la route.~~

Pollux (rapidement aux bergers) qui sont entrés.

Menez et maintenez tout au long des pacages
Chèvres, béliers, brebis aux superbes toisons
Pour que le roi les voie autour de sa maison
Et les admire à son passage.

(Les bergers sortent)
Les prés sont gras, les celliers pleins.
J'ai travaillé pour lui autant que pour moi-même
Le pays tout entier ~~est débordant de grains;~~ riche en grains
Et plus aucun chemin
Ne voit errer la faim,
De bourg en bourg, par les champs blêmes.

Vigneron

Un ~~laboureur~~ (à Pollux)

Bien qu'aujourd'hui on acclame le roi
Chacun de nous, au fond de sa pensée
Se souviendra de vous, qui fûtes juste et droit
Et de raison ~~valide~~ et avisée. /heureuse

Pollux :

Vous parlerez ainsi pour me complaire, un jour
Et peut-être bientôt, devant ma soeur, la reine.

(un silence)

Et maintenant, fêtez le maître et son retour
~~Mais avant tout, fêtez et acclamez Hélène~~ !

(La foule se disperse et Pollux reste seul sur le devant de la scène)

SCENE II

Pollux - Electre

Electre :

Prince, je pars. Hélàs ! puisque revient Hélène,
Chaque heure qui s'écoule augmente ~~en moi les peines~~ mes ennuis
~~Et les mornes pensers et les sombres ennuis~~.
J'ai senti mes fureurs me reprendre la nuit
Et je tremble, et je vague, et mon âme est en flamme.

Pollux :

Hélène apaisera elle-même votre âme:
Elle ne vous hait point, toutes deux vous oublierez
Et les deuils passagers et les maux endurés
Et les meurtres anciens que recouvre la terre.

Electre :

Jamais ! je porte en moi une âme trop austère
Et trop haute pour avoir peur des souvenirs.

Pollux :

Oh ! le malheur qui vous attend dans l'avenir !
Le sort change, le deuil s'efface et l'homme oublie;
Votre/ front est trop clair pour la mélancolie :
Les Dieux ont seuls le droit de n'oublier jamais.

Electre :

Je suis celle qui doit haïr, je hais, je hais.
On instruisit mes yeux à ne voir que des crimes
Se draper dans la pourpre et rouler aux abîmes.
Mes bras, mes mains, mes doigts n'ont touché que la mort :
Je n'ai jamais connu que la rage du sort
S'acharnant sur Atrée et me tuant mon père;
Je vois des mains en sang dans le sang de ma mère
Et mon frère assassin qui vers l'ombre s'enfuit,
Portant toute sa race ensanglantée en lui !

Pollux :

Vous étiez une enfant quand éclata la guerre;
Hélène était partie et ne soupçonnait guère
Les maux que son départ déchaînerait sur tous;
Elle revient heureuse et l'accueil sera doux
Que lui fera la ville où je commande encore.

Electre :

J'ai vu Sparte aujourd'hui s'éveiller dans l'aurore,
Et les gardiens des tours se faire des signaux
Et dans l'air vierge et dur s'agiter des rameaux
Et des arcs s'élever faits de fleurs et de flammes;
Et j'ai senti la mort jusqu'au fond de mon âme.

Pollux :

J'aime à vous rappeler - les dieux sont mes témoins -
Combien j'ai mis d'ardeur, et de zèle et de soins
A vous défendre, aux temps fatals, contre vous-même,
A peine sentiez-vous ma puissance suprême
Comme une ombre d'été passer sur votre front.
Si Ménélas était resté là-bas, mon nom,
Un jour peut-être, aurait uni sa gloire au vôtre;
Tout ce pays, Argos et Sparte, eût été nôtre
Et nous eussions régné sur nos peuples en paix;
Mais le retour d'Hélène a changé mes projets
Et ~~les Dieux me diront ce qu'il me faudra faire.~~
mon sort de nouveau change & se recompose

Electre :

Vous n'eussiez rencontré que rage et que misère
En ce coeur égaré qui de lui-même a peur
Et qui jamais encor n'a ressenti d'ardeur
Pour l'homme et qui mourra seul et scellé dans l'ombre.

Pollux :

O vierge trop rebelle, ô paroles trop sombres,
Pour enfermer au fond d'elles la vérité !
Ma sœur dissipera, avec calme et bonté,
Vos funestes erreurs et vos contraintes fausses.

Electre :

Mais ignorez-vous donc qu'elle seule est la cause
De cette ardente mort que je nourris en moi ?
C'est elle ma fureur, ma ~~crainte~~ fièvre et mon effroi;
Elle qui me ~~hante~~ fait peur, ainsi qu'un incendie
~~Quand la peur dans~~ qui m'entoure la nuit, ~~tient sa torche~~ de ses flammes brandie.
Si Ménélas, vers elle, un jour n'était allé
Certes, ~~jamais~~ jamais nul orage ~~en deuil~~ n'aurait brûlé
De sa foudre, mon cœur tranquille et solitaire.
J'écouterais encore et mon père et ma mère
Me parler doucement, près du foyer, le soir.
Le sol ne serait point trempé de leur sang noir,
Clytemnestre jamais, n'aurait connu Egiste,
La vision d'horreur qui dans mes yeux persiste
Ne me poursuivrait point avec des gestes fous
Et je ne craindrais pas d'aller vers n'importe où,
Hagarde et torturée, et démente et funeste,
Comme erre au loin et crie et se déchire Oreste.

Pollux :

Oh ! que le calme, enfant, est loin de votre esprit
Et comme un conseil sage et vous trouble et vous nuit.

Electre :

Et qu'importe un conseil quand l'affolant vertige .....

Pollux (voyant entrer le messager)

Hélène et Ménélas vous sont amis, vous dis-je
Vous leur direz et vos terreurs et vos secrets
Revoyez-les d'abord et vous fuirez après.

SCENE III

Un messager - Le Peuple - Pollux.

Le messager :

Seigneur, c'est seul à seul que Castor, votre frère

Qui s'en revient de loin, désire vous parler.

(Electre sort)

Pollux :

Quoi ? dites ! Qu'y a-t-il ? Quelles nouvelles contraires .....

Le messager :

Seigneur, je ne sais pas.

Pollux :

J'attends ici, allez.

(Le messager sort)

Que va-t-il m'annoncer de sombre et de funeste ?
Et quel méfait ~~nouveau~~ soudain devrai-je apprendre encore
De cet homme ~~plus fou et plus dangereux qu'~~ Oreste ? /
(qui m'inquiète autant qu'
(Il songe, à l'écart)

Un notable (au milieu de la foule, au fond de la scène)

Regardez tous : voici le char de pourpre et d'or
Qui traverse la plaine
Et Ménélas qui tient les rênes
Et les chevaux plus noirs que l'ébène
Et la foule qui suit
Avec les bras levés et les rameaux brandis
Et qui acclame, au coeur de son pays,
Hélène !

Euphoras

~~Un autre notable~~ :

Ils sont si grands ~~et si clairs~~ tous deux que l'on dirait des Dieux.

Un homme du peuple :

Descendons tous ~~jusques au fleuve, on verra mieux.~~ tous ensemble
jusques au pont, nous verrons mieux

(La foule s'écoule par le fond de la scène)

SCENE VI

Castor et Pollux

Castor :

Je m'en reviens d'un clair et triomphal voyage,
N'ayant rien vu que la beauté de notre soeur
Je reviens ébloui, mais avec quelle rage
Et quel tourment tenace et quelle fièvre au coeur.

Pollux :

Ménélas aurait-il outragé dans mon frère
Le pouvoir souverain que je détiens encor ?

Castor :

Oh ! l'avoir vue ainsi dans la pleine lumière
Avec tout le soleil sur ses épaules d'or,
Elle, l'orgueil d'Hellas; elle, la grande Hélène,
Et songer que ces yeux, et ces bras, et ces mains,
Et ce front comme armé de force souveraine
Et ce torse dardant les brasiers de ses seins
Echouent au vieillard Ménélas comme une épave.

Pollux :

Mon coeur en a souci tout autant que le tien,
Car c'est comme butin de guerre et comme esclave,
Qu'Hélène fut donnée au roi et lui revient.

Castor :

Que n'ai-je pénétré dans Ilion croulante
Quand ses femmes hurlaient autour de leurs foyers
Et que ses murs tombaient en des mares sanglantes
Mêlant leurs blocs fondus à des guerriers broyés !
Quand tout n'était là-bas que de la mort qui brûle !
J'eusse arraché Hélène à son palais détruit
Et par les sentiers noirs que les bois dissimulent
J'eusse emporté ma proie au travers de la nuit
Ainsi ont fait Enée et Créuse et Anchise

Pollux :

Certes, les dieux amis auraient guidé tes pas.

Castor :

Oh ! combien ce regret en mon âme s'attise
De n'avoir point suivi les Achéens, là-bas !
~~Et que n'ai-je~~ que m'eussent importé la vengeance et la haine
Et la soif et la faim, et l'affre et le danger
Dans ma fuite, de mer en mer, avec Hélène !
Nous eussions vécu seuls, sous un ciel étranger
Loin des hommes, loin des cités, loin des patries,
Ivres tous deux d'un large et violent amour.

Pollux :

Hélas, le ciel, la terre et toutes les furies
Vous auraient châtiés et poursuivis toujours!
~~Si Votre père est~~ Zeus est aussi ton père et ton ~~Zeus, ton fol~~ esprit s'égare
A méconnaitre un lien qu'avaient formé les cieux.

Castor :

Non, non, je suis mortel, et mon père est Tyndare;
L'amour qui tient mon coeur n'outrage point les dieux.
D'ailleurs, qu'importe et qui je suis et qui nous sommes
Et que plus tard je règne au fond du firmament!
Je ~~n'aurai été~~ ne veux être dieu que pour être plus homme
Et pour aimer ou pour haïr plus fortement.
Hélène est à mes yeux, non ma soeur, mais la femme
Dont l'Europe et l'Asie ont respiré la chair
Celle qui dominait et les villes en flamme
Et les orages noirs qui dévastaient la mer,
Celle que j'aime avec démence et avec rage
Et d'un amour si brusque, et si rouge, et si fort
Que j'exulte à sentir le feu qui me ravage
Jusqu'en ses os et ses moëlles, brûler mon corps.
Ah ! vous ne savez pas, vous ne pouvez comprendre
Le sursaut de mon coeur, rien qu'à la voir passer
Rien qu'à voir ses mains vers les miennes descendre
Et lentement ses yeux vers les miens s'abaisser
Et son souffle rapide et chaud frôler ma bouche.
Non, vous ne savez pas, vous ne saurez jamais.

Pollux :

Je sais qu'Hélène est belle et Ménélas farouche
Et qu'elle est sa captive et son bien désormais.

Castor :

Elle appartient au monde avant d'être à personne :
Sa gloire et sa beauté sont le terrible enjeu

Sur la terre qui bat, sous le ciel qui frissonne,
Des batailles des rois et des hommes entre eux.
Elle est à qui l'enlève et la possède et l'aime;
Surtout à qui la garde et peut la protéger
Fût-ce contre le rapt des ouraniens eux-mêmes
Dont rôde le désir comme un soudain danger;
Ménélas est trop faible et succombe sous l'âge.

Pollux :

Il vit !

Castor :

Non pas, il traîne avec peine son corps
Et la vieillesse pâle et morne est son partage,
Et ses gestes déjà semblent frôler la mort;
Ses pas sont lents sur les routes.

Pollux : (insistant)

~~Il vit, te dis-je~~ ! Il vit, te dis-je !

Castor :

Vraiment, que n'est-il mort dans l'horreur de la nuit,
Quand le carnage ameutait l'air de ses vertiges
Et qu'Ilion brûlait .....

Pollux : (tentateur)

~~Il vit, te dis-je, il vit~~ ! Il vit te dis-je, il vit

Castor :

Ah ! quel rouge dessein hante soudain mon âme !
Et qu'importe la vie ou la mort d'un vieillard.....

Pollux :

L'homme qui se sent fort, n'a souci d'aucun blâme
Et va, droit devant soi, sous les grands cieux hagards,
Avec sa volonté implacable pour guide :
Ton bonheur te regarde et tu devrais savoir .....

Castor :

Je sais, je sais; mon coeur comprend et s'élucide
Et ce que je redoute est peut-être un devoir;
D'ailleurs, si ce n'est moi, qui sauverait Hélène
Des étreintes d'un roi qui ne peut plus aimer

Et dont les mornes bras se nouent comme des chaines
Autour de son corps triste et de ses flancs fermés ? 12
Un tel amour n'est plus qu'erreur et qu'imposture;
Il outrage, il flétrit, il insulte les Dieux.
Hélène en doit sentir la honte et la souillure
Marquer sa chair ~~orgueilleuse~~ superbe et sa bouche et ses yeux.
Oh ! les nuits d'épouvante et d'effroi sous tes astres
Oh ! la nocturne horreur de ces embrassements
Qui appellent sur eux la mort et les désastres .....

Pollux (railleur)

Oh ! l'effroyable cri de ton esprit dément !

Castor (continuant sans prendre garde)

Le châtiment prendra le pas sur la justice;
Il se ~~tait~~ tarre aujourd'hui pour mieux ~~créer~~ surgir demain.
Je choisirai mon heure avec joie et délice;
+ ~~Et~~ Rien ne ~~tremblera~~ m'arrêtera quand j'~~amorai~~ j'abattrai ma main.

(il sort)

SCENE V

Pollux, Citoyens, Bergers, Gardes, Jeunes filles,
Jeunes gens, Vieillards, Electre, Hélène, Ménélas.

Pollux (joyeux, au fond de la scène et rappelant la foule autour du palais - aux jeunes filles) :

Venez, c'est par ici qu'il faut semer les roses;
Ici, sur l'escalier; là, devant la maison;
Et jusque sur le seuil pour qu'Hélène repose
Son beau regard sur l'or coupé des floraisons.

Toute la foule envahit le fond de la scène et des jeunes filles sèment des roses.

Un vieillard :

Que Ménélas est lent et alourdi par l'âge
Et que blanche est sa barbe et ridé son visage !

Un berger :

Comment peux-tu, vieillard, regarder Ménélas
Quand s'avance devant tes yeux, Hélène ?

Un jeune homme (au berger) :

Mon père, un vigneron, qui la connut là-bas
Pleurait quand il parlait de sa beauté sereine.
Avec la rayonnante et douce vision
De celle qui revient à cette heure, d'Asie
Il éclaira pendant des ans, son humble vie
Puis il mourut, un soir, en prononçant son nom.

Un notable :

Jamais femme n'a exalté tant d'hommes !

Un jeune homme :

C'est à genoux qu'on la désire et qu'on la nomme !

Un autre :

Ses yeux n'ont qu'à s'ouvrir pour créer des héros,
Ses cheveux sont de flamme et couvrent d'or, sa tête.

Un berger (qui regarde le fond de la vallée) :

Venez voir, venez voir ! Les chevaux noirs s'arrêtent.

Une jeune femme (penchée sur la balustrade) :

Elle porte sur ses épaules, le manteau
Qu'Agamemnon, jadis, lui offrit à Mycènes.

Une autre femme (poussant devant elle ses enfants)

Laissez passer les tout petits;
Il faut que leurs regards ravis
Se souviennent un jour d'avoir touché Hélène.

(Les gardes font ranger la foule devant Hélène et Ménélas qui débouchent sur la scène par l'escalier monumental et se tiennent au fond).

Pollux (à Ménélas) :

Seigneur, voici le jour qu'ont appelé mes voeux :
Après vingt ans de deuil, de guerre et de tueries
Vainqueurs, enfin, de Troie et de la mer, tous deux
Vous revenez en reine et roi dans la patrie.
Je ne serai plus rien qu'un serviteur demain,
J'abdique, en cet instant, ma puissance royale

Et je demande aux dieux qu'ils fassent de mes mains
Deux fidèles soutiens et deux forces loyales.

(On apporte les attributs des rois)

Voici le sceptre et le bandeau. Reprenez-les.

Un notable (à Ménélas, en désignant Pollux) :

Et je veux ajouter que durant tant d'années
Roi Ménélas, ni vos jardins, ni vos palais,
Ni vos ruches par leur miel d'or illuminées,
Ni vos ~~agneaux~~ brebis, ni vos ~~brebis~~ agneaux, ni vos bêliers,
Ni le pesant bétail de vos chaudes étables,
Rien n'échappa jamais à ses soins réguliers.
Il fut de conseil ferme et d'avis équitable
Il ne heurtait jamais les obstacles de front,
Il calmait à son gré les plus vieilles querelles,
Par dessus l'Eurotas, il a construit cinq ponts
Et les rives d'aval se rejoignent entre elles
Avec leur près, leurs clos et leurs hameaux, là-bas.
Il a régné, dûment, sur la ville et la plaine.
Mais qu'importe, puisqu'aujourd'hui, roi Ménélas
Vous revenez vainqueur et nous rendez Hélène !

Une jeune fille (se détachant d'un groupe et s'adressant à Hélène) :

Nos mères nous disaient, le soir, autour des feux,
En songeant aux splendeurs que votre corps déploie :
" Jamais vous ne verrez ce que virent nos yeux
" Puisque l'Asie est loin, et qu'Hélène est à Troie ".
Vous voici revenue, ô reine, et nous voyons
Cette beauté dont nos mères gardaient mémoire
Vivre, marcher, sourire, illuminer et verser ses rayons
Sur Sparte, et nous ~~exalter~~ l'âme, avec sa gloire.
Et nos voeux sont comblés et certes à notre tour
Maintenant que nos yeux ont vu votre lumière
Nous parlerons de vous à nos filles, un jour,
Comme en parlaient, le soir, autour des feux, nos mères.

(elle donne des fleurs à Hélène)

Ménélas (au milieu de la scène du fond)

J'oublie en cet instant la vie et tous ses maux
Et la guerre féroce et les trépas funestes
Et l'orage planant sur l'orgueil des vaisseaux
Puisque Sparte m'accueille et qu'Hélène me reste !

J'ai confiance en tous et m'abandonne aux Dieux.

(à Pollux) :

Pollux, que Zeus choisit pour occuper ma place
Le jour que je partis sur les flots hasardeux,
Je te sais gré d'avoir avec tes mains tenaces,
Pendant vingt ans, maintenu Sparte en mon pouvoir;
Grâce à toi, mes troupeaux sont nombreux et prospères;
J'ai vu passer, là-bas, mes boeufs vers l'abreuvoir
Et mes chèvres grimper aux berges des rivières;
J'ai regardé aussi mes champs, mes prés, mes bois,
Et j'ai surpris partout ta vigilance sûre
Et ta main attentive et ton travail adroit.
Merci.- Tu sus régner avec force et mesure
Dans la paix nécessaire et le calme profond.

(à la foule des citoyens)

Et vous les vignerons, les semeurs et les pâtres
Dont les gestes sont clairs et les labeurs féconds
Au long des eaux, au pied des monts, autour des âtres
Vous avez répandu l'abondance, partout.
Et tandis que là-bas, la terre était sanglante
Et que le meutre noir nous sollicitait tous,
occupiez Vous n'~~occupiez~~ vos mains qu'aux herbes et qu'aux plantes,
Qu'aux grappes de vos ceps et qu'aux fruits de vos clos.
Chacun de vous, en ne peinant que pour soi-même
A travaillé pour tous, d'un bras ferme et dispos.
Il a rendu meilleur le sol que chacun aime
Et Sparte plus fertile, et le pays plus doux.
Vous avez lentement apaisé vos querelles
Qui vous dressaient, jadis, comme un troupeau de loups;
Je vous crois ~~sais~~ heureux et je vous sais fidèles
Et mon coeur se détend et s'en revient ici,
Sauvé enfin des carnages et des tempêtes
~~Sauvé pour toujours de tous les deuils et des~~
~~Mais pour toujours délivré des après soucis,~~
Dans ma maison en joie et ma patrie en fête.

BIBLIOTHEQUE ROYALE

(Ménélas prenant la main d'Hélène, fait le tour de la scène. La foule est rangée en cercle autour du seuil du palais)
En ce moment, derrière la foule, mais tout à l'avant de la scène, Electre paraît. Elle se traine, comme si c'était malgré elle qu'elle arrivait là)

Electre (à gauche de la scène, au premier rang)

Mes yeux, je ne veux pas que vous la regardiez !
Elle est la mort qui rôde et qui revient à Sparte
Se reposer, sans plus d'ennuis ni de soucis
~~Sauvés de tous les deuils et sans soucis~~,

Et si personne encor du péril ne s'écarte

~~Et si nul ne s'en doute et nul ne s'écarte,~~
C'est qu~~'aucun d'eux ne voit~~ *nul ne peut voir* ce que vous, vous voyez.
Je ne veux pas, mes yeux, que vous alliez vers elle,
Je ne veux pas, je ne veux pas, je ne veux pas !

(Tout en disant ces mots, lentement, les yeux d'Electre se tournent vers Hélène qui s'avance et passe, sans l'apercevoir)

Oh ! qu'elle est donc encore majestueuse et belle ! 10
Et que sur nos chemins sont tranquilles ses pas.
~~O beauté ! O splendeur, que tu nous es fatale~~
~~Et comme je te sens malgré moi pénétrer~~
~~Et remplir tout mon coeur de ta force totale~~
~~Mais pour y resplendir que pour le déchirer~~
Avec ta force étrange et ta lueur totale
Et conquérir ce coeur dont tu veux t'emparer !

(Hélène est arrivée au seuil du palais. Au moment où elle monte les marches, Electre comme affolée :

" Hélène ! Hélène ! Hélène ! "

(La foule répétant les mots d'Electre, mais sur un mode d'exaltation)

Hélène ! Hélène ! Hélène !

(L'angoisse d'Electre est absorbée ainsi par l'enthousiasme de tous.
Hélène et Ménélas se retournent et rentrent dans le palais).

Le rideau tombe.

O puissance ! O beauté que tu nous es fatale !
Et comme je te sens malgré moi pénétrer
Et remplir tout mon coeur de ta force totale
Mais pour y resplendir que pour le déchirer.

A C T E II

Hélène et Ismalas.

Hélène (à Ismalas) :

Ainsi donc, j'ai dormi pour la première fois
Depuis vingt ans, calme et douce, en ma demeure,
Sans la peur de la mort, sans l'angoisse de l'heure,
Gardant mon triste corps pour toi seul et pour moi.
Je n'ai pas demandé si j'étais assez belle
Et à tes yeux, et à tes mains, et à tes bras,
Et mon cœur, quand d'être à nouveau fidèle
Goûtait l'simple douceur d'être tranquille et las.
Je suis tienne toujours, et je te resserre
D'être venu, là-bas, au travers de la mer,
Arracher ma beauté aux villes de l'Asie
Pour lui rendre l'éclat d'un nom royal et cher.

A C T E II

Hélène (à Ismalas) :

Ainsi donc, j'ai dormi pour la première fois
Depuis vingt ans, calme et douce, on me censure,
Sans la peur de la mort, sans l'angoisse de l'heure,
Gardant mon triste corps pour toi seul et pour moi.
Je n'ai pas demandé si j'étais assez belle
Et à tes yeux, et à tes mains, et à tes bras,
Et mon cœur, quand d'être à nouveau fidèle
Goûtait l'simple douceur d'être tranquille et las.
Je suis tienne toujours, et je te resserre
D'être venu, là-bas, au travers de la mer,
Arracher ma beauté aux villes de l'Asie
Pour lui rendre l'éclat d'un nom royal et cher.

Ismalas :

Le grêle entière a fait que la route étoilée
Trop grasse pour ses pas, fit mollir d'un rayon,
Et que de flanc en flanc, jusque au fond des jalmes
D'un seul morceau, d'un seul clan sauta et bondit,
Tout un peuple vers Troïle tout ses courage
Vous étiez un splendeur aux horizons debout
Et les valeureux vainqueurs des vents et des orages
Que les vagues portaient, se soulevaient vers vous.

Hélène :

Laissez s'étendre, en cette gloire funèbre
Dont mon cœur tremble encor, ainsi qu'il s'en souvient,
Ma chair en deuil, allez sous de lourdes ombres
Dont l'effet est le silence et la nuit le gardien.
Si mon œil s'ouvre encor et s'offre à la lumière
Je veux que ce soit vous, vous seul, grand ciel natal
Qui l'exaltiez parfois de vos clartés plombées.
Oh ! est-ce air frémissant et clair comme un cristal
Vais-je y plonger mon corps, pour qu'il se ressorbe !

Ismalas :

Vous y recueillerez les douceurs d'autrefois
Par les mains bienveillantes et les soins nerveux

A C T E II

Hélène et Ménélas.

Hélène (à Ménélas) :

Ainsi donc, j'ai dormi pour la première fois
Depuis vingt ans, calme et douce, en ma demeure,
Sans la peur de la nuit, sans l'angoisse de l'heure,
Gardant mon triste corps pour toi seul et pour moi.
Je n'ai pas demandé si j'étais encor belle
Ni à tes yeux, ni à tes mains, ni à tes bras,
Et mon coeur, apaisé d'être à nouveau fidèle
Goûtait l'ample douceur d'être tranquille et las.
Je suis tienne toujours, et je te remercie
D'être venu, là-bas, au travers de la mer,
Arracher ma beauté aux villes de l'Asie
Pour lui rendre l'éclat d'un nom royal et cher.

Ménélas :

La grêce entière a fait que la cause d'Hélène
Trop grande pour moi seul, fût celle d'un pays,
Et que du flanc des monts, jusques au fond des plaines
D'un seul sursaut, d'un seul élan vaste et hardi,
Tout un peuple vous dédiât tout son courage:
Vous étiez sa splendeur aux horizons debout
Et les vaisseaux vainqueurs des vents et des orages
Que les vagues portaient, se soulevaient vers vous.

Hélène :

Laisse s'éteindre, ami, cette gloire funèbre
Dont mon coeur tremble encor, sitôt qu'il s'en souvient,
Ma chair se meurt, hélàs! sous de lourdes ténèbres
Dont l'hôte est le silence et la nuit le gardien.
Si mon oeil s'ouvre encor et s'offre à la lumière
Je veux que ce soit vous, vous seul, grand ciel natal
Qui l'exaltiez parfois de vos clartés plénières.
Oh ! cet air frémissant et clair comme un cristal
Vais-je y plonger mon corps, pour qu'il se rasserène !

Ménélas :

Vous y recueillerez les douceurs d'autrefois
Par les soirs bienveillants et les aubes sereines

Près des sources dont l'eau fait sangloter nos bois.

Hélène :

Lorsque les vents soufflaient d'Argolide et de Thrace
En Troade, j'en ai rêvé le long des mers.
Je revoyais, soudain, le seuil et la terrasse,
Et le portique et le jardin du palais clair
Où tu m'avais, aux jours de ma splendeur, reçue.
Mon oreille entendait et les abois du chien
Et les pas du berger sur les dalles moussues
Et le chant familier des esclaves lydiens
Qui poussaient les troupeaux vers les étables chaudes.
J'écoutais tout cela, le soir, revivre en moi
Et y rôder, secrètement, comme en maraude
Et mon coeur retrouvé se souvenait de toi.

Ménélas :

Vous ne fûtes jamais étrangère et troyenne.

Hélène (elle entraîne Ménélas vers un rosier,
puis vers un faune)

Vois-tu, c'est le rosier que mes mains ont planté
Le jour qu'Agamemnon eut rebâti Mycènes;
Rosier d'orgueil, il vit dans l'ardente clarté,
Mais son feuillage est doux et ses roses paisibles
Et ce lierre là-bas, certes me reconnaît,
C'est moi qui l'ai tordu comme un faisceau flexible,
Aux pieds de ce vieux faune énorme et contrefait :
Le faune est envahi par les feuilles ~~rapides~~ nombreuses
Et je n'aperçois plus que sa flûte et son front.

Ménélas :

Tout se souvient de vous, et la nature heureuse
A retenu en ses échos vos cris profonds,
Quand vous luttiez, aux bords des eaux, vaillante et nue
Avec ceux qui domptaient ~~mes~~ chevaux orageux.

Hélène :

Oh ! que d'heures en deuil sont depuis survenues,
Et comme, hélas ! est loin l'orgueil de ces beaux jeux;
Je ne veux plus songer qu'à la tranquille vie
D'une femme qui garde et qui soigne un foyer,
Avec de lentes mains doucement asservies :
J'ai vu tant d'autres feux terribles flamboyer

Que j'adore la lampe, et que j'aime les âtres !
Nous vivrons loin de tous, en nous aimant un peu
Acceptant sans fléchir l'existence grisâtre
Et le poids, jour à jour, plus lourd des ans nombreux.

Ménélas :

Pour moi, vous resterez toujours la reine ardente
Dont rien n'a plus flétrir le front ferme et vermeil.

Hélène :

Oh ! le déclin du corps, les angoisses mordantes.
Mes yeux n'ont que trop vu se coucher de soleils !
Mais aujourd'hui, je te reviens, l'âme meilleure
Sachant quel bonheur sûr mon coeur a négligé,
En arrachant sa vie aux soins de ta demeure;
Je t'apporte mon être étrangement changé
Et pour vivre avec toi, une femme nouvelle.

Ménélas :

Les Dieux sont attentifs à de tels voeux, toujours !

Hélène :

Jadis quand je m'en vins comme épousé fidèle
Une première fois vers ton tranquille amour
Voulant n'être qu'à toi, et de toute mon âme
Tu me disais - sur ce banc même où je m'assieds -

(elle s'assied sur le banc à gauche)

" Les raisins de ma vigne ont des grappes de flamme,
" Mes troupeaux sont pesants, et larges mes colliers;
" Je ne sens pas en moi la volupté guerrière
" De me ruer vers la conquête ou vers la mort,
" Mon coeur ne brûlera que d'une ample lumière
" Qui veillera sur ta jeunesse et sur ton sort,
" Mais ma tendresse, au moins, sera tenace et sûre
" Je t'aimerai toujours, si tu m'aimes parfois ".
Je ne t'ai point, alors, écouté sans murmure;
Pourtant, j'ai retenu le son vrai de ta voix.

Ménélas :

Il ne changera pas, jusqu'au soir de ma vie;
Ce que j'ai dit, je vous le dis, plus que jamais, /8
Avec mon âme heureuse et fièrement ravie .....

Hélène :

Ce que me dit ton coeur, me donne au coeur la paix.
Ton coeur est haut, tranquille et sûr et ton coeur m'aime
Au point qu'il apaisa mes trop justes remords,
Mais je veux, aujourd'hui, me sauver de moi-même
Et de la crainte, et du danger d'avoir un corps.
Voici l'heure qui s'avance; le temps te presse,
Et l'ombre diminue au seuil de ta maison.

Ménélas :

Tu la gouverneras comme reine et maîtresse,
La conduisant, avec ta force et ta raison,
Vers une claire et simple et sûre destinée.

Hélène :

Avant que ne s'incline au couchant le soleil
Les servantes auront leurs tâches terminées.
Pour toi, l'instant est là de te rendre au conseil
Où, tous, Pollux d'abord, t'accepteront pour guide.
Adieu. J'ai bien compris ma ~~tâche et~~ mon devoir,
Et je te ~~rejoindrai~~, quand les heures rapides
Ramèneront les troupeaux blancs vers l'abreuvoir.

(Ménélas s'éloigne vers l'assemblée
qui se tient derrière le palais).

SCENE II

Castor paraît. Il est accompagné de citoyens et se rend à l'assemblée. Soudain, il s'arrête en apercevant Hélène qui se prépare à rentrer dans sa demeure. Il se sépare des notables et se dirige vivement vers elle.

Castor (à ceux qui l'accompagnent)

Allez. Je vous rejoins bientôt à l'assemblée.

(à Hélène)

Hélène, écoute-moi. Mon coeur est violent,
Et ton nom retentit dans mon âme affolée
Et met l'affre et l'orage et la mort en mon sang.

Quand hier, je t'ai revue et que toute la foule
Comme une ample forêt tendait vers toi ses bras,
J'aurais voulu dompter et repousser ses houles
Et t'emporter moi seul, je ne sais où, là-bas;
Toute la nuit tu as peuplé l'ombre et mes rêves;
Mon souffle brusque et chaud frôla ton front vermeil
Je te marquai de mes rages, hélàs! trop brèves,
Puisque tout disparut quand survint le réveil.

Hélène :

Toi ! toi ! Castor, mon frère ! O Dieux !

Castor :

Je te désire
Sans hésiter, violemment et tout à coup;
Je ne suis pas celui qui feint et qui sait dire
Ce qu'il ne pense pas quand son coeur est jaloux;
J'aime, je hais avec fureur, avec rancune,
Et je passe, en criant vers ton coeur effaré
Qu'il sera libre un jour et suivra ma fortune !

Hélène :

Jamais !

Castor (en s'en allant) :

Je te désire, Hélène, et te prendrai.

SCENE III

Hélène - Electre.

Hélène :

O la honte à nouveau couvrant ma destinée
Comme une sombre écume envahissant la mer !
O Dieux ! vers quels dangers suis-je encor entrainée
Et pour quelles amours est donc faite ma chair !
J'étais pourtant rentrée au pays des Atrides
Serrant, contre mes seins, les plis de mon manteau;
O ces désirs toujours rayonnants et torrides
Et ces aveux pareils à des coups de couteau !
(à Electre qui s'avance)
Dis, toi, dont je mérite et dont j'attends la haine
Toi, dont le père est mort en exécrant Hélène

Dont le frère me nomme avec des cris d'horreur
Accable-moi des mots les plus durs pour mon coeur.

Electre.

Je ne puis te haïr, quand tes yeux me regardent
Et je me sens vaincue en m'approchant de toi.

Hélène :

J'ai dévasté ta vie avec mes mains hagardes
Comme pour lui ravir la candeur et la foi.
Je suis celle qui traîne après elle, les crimes
Les attentats soudains, les lentes trahisons.
Je suis toute ~~xxxx~~ ta nuit et toute ta ruine
Et tout le deuil qui rôde autour de ta maison;
Et je règne, impunie et je marche ~~et je vais~~, ~~et je vis~~, et j'existe.
Sans moi, sans moi, ta mère eut repoussé Egisthe
Agamemnon vivrait, à Mycènes, en roi;
Oreste errant serait resté auprès de toi
Je suis toute ta mort.

Electre :

Tu es toute ma vie
Je ne me souviens plus de ce que fut jadis
La vengeance, l'orgueil, l'envie / la colère
Je ne sais rien. Je t'aime, et t'aime, et te le dis.

Hélène (épouvantée) :

Encor ! Encor !

Electre :

Combien mon être a faim de toi !
Et comme avec ardeur j'aime écouter ta voix
Même quand elle blâme et peut-être repousse !

Hélène :

Va-t-en, va-t-en !

Electre :

Ah ! sa brûlure âpre mais douce !
Oh ! sa fièvre, sa crainte et sa belle fureur !
Oh ! l'orage béni dont elle émeut mon coeur
Rien qu'à l'entendre, alors qu'elle est ta voix, Hélène !
Oh ! la brise qui souffle en cet instant : la plaine,
Le mont, les bois sont pleins de notre amour.

Hélène :

Va-t-en !

Va-t-en, le ciel frémit d'horreur en t'écoutant !

Electre :

Non ! non ! Le ciel ne connaît rien de nos querelles
Ses flammes sont des cœurs et ses grands vents, des ailes
Qui se frôlent et s'exaltent à travers l'air;
Les fleurs larges sont des baisers faits chair,
Tous les flots de la mer que l'orage secoue
En un spasme cruel, s'enflent et s'entrenouent
Et même, il n'est là-haut, parmi les vastes cieux,
D'étoiles d'or qui ne s'aiment comme des Dieux.

Hélène :

Oh ! l'horreur des retours dans la patrie !

Electre :

Ecoute,

Tu es belle toujours, et je t'appartiens toute.
Hier, je te haïssais encor, mais aujourd'hui
Tu es le seul feu d'or qui traverse ma nuit
Tu m'es, en ces temps noirs, la soudaine embellie
Et celle qui accorde, et celle ~~qui~~ qu'on supplie,
Et qui a trop souffert pour n'avoir ~~point~~ pas pitié.

Hélène :

Malheureuse !

Electre :

Je sens mon sort au tien lié.
Hélas ! depuis quels jours, suis-je celle qui erre,
Brusque ~~Morne~~, fatale, et sombre et seule sur la terre !
Avec quel poids alourdissant de souvenirs
Dois-je traîner ce corps brisé vers l'avenir.
Avec quels yeux grandis par l'angoisse et la crainte
Ai-je appris à souffrir dans Mycènes et Tyrinthe
Et qu'ai-je pu aimer sous l'or des vastes cieux
Si ce n'est la vengeance et la haine des Dieux !

Hélène :

Oh ! pauvre âme effrayante et jour à jour déçue

Tout comme Hélène, Hélas ! pourquoi fus-tu conçue ?

Electre :

C'est mon destin, à moi, de ne sentir mon coeur
Que comme un feu qui brûle et mord et dont j'ai peur.
Oh ! ce pas saccadé des nocturnes Furies
Qui retentit jusqu'en ma chair pâle et meutrie
Et me foule, et m'entraîne et m'affole toujours !
Et voici que je sens rugir en moi l'amour
Et que je pleure et crie et que je meurs et t'aime.

Hélène :

Tu repousseras loin, bien loin, hors de toi-même
Comme une meute ardente et sauvage de loups
Comme la peste et la mort, ces désirs fous
Qui jusqu'au fond de nous, t'outragent et m'outragent.

Electre :

Non ! non ! je ne puis plus, je ne puis plus ! Ma rage
Passe, vole et bondit, plus loin que ma raison
Je bois avec délice un étrange poison
Qui coule et se répand en ma chair torturée;
L'ombre circule en moi : je suis fille d'Atrée.
Pour venir, sous tes yeux, ~~me~~ te crier mes transports,
J'ai rejeté ma honte et renié mes morts;
Je n'ai pas écouté ce qu'ils disaient sous terre
Hélas ! je foule aux pieds leur cendre solitaire
Et leur orgueil, et ma vengeance, et leur douleur;
Et me voici, soudain, qui me rue en ton coeur
Prends et subjugue-moi, plains-moi et me pardonne
L'austère Electre est défaillante et s'abandonne.

Hélène :

Jamais ! tant que les Dieux tiendront en mains mon sort
Jamais tu ne franchiras le seuil de mon corps !
Jamais de mains ne toucheront mon corps !
(Electre s'éloigne et, brisée, s'affaisse sur le banc où Ménélas et Hélène se sont assis. Elle ne voit pas Pollux qui entre et Pollux ne l'aperçoit pas).

SCENE IV

Pollux - Electre - Hélène

Pollux (à Hélène)

Je sais de quelle flamme effrayante, mon frère
Brûle pour toi, ma soeur, et peut-être a-t-il dit,
Méprisant à la fois ta gloire et ma colère,
La rage et la fureur de ses transports maudits.

Electre (surgissant)

Oh ! feux plus monstrueux que mes aveux funestes.

(à Hélène)

Etait-ce donc pour eux que vous me repoussiez ?
Et ne recherchez-vous que le crime et l'inceste
Et les chocs des amours brutaux et meurtriers ?

Pollux :

Electre !

Hélène (à Pollux)

Ecoutez-la, écoutez-la, vous dis-je,
Elle m'accable enfin, des mots que j'attendais.

Electre :

Bras des hommes, étaux d'orgueil et de vertige
Broyant terriblement nos corps vierges et frais,
Voeux des hommes, brasiers de crime et de folie,
Gestes qui violez, bouches qui embrasez,
Spasmes qui jaillissez de nos chairs avilies
Sous l'orage fougueux des dents et des baisers;
Et vous, mains des hommes dont nous sommes les proies
Dans la guerre et le sang, le meurtre et la terreur
Et qui n'avez brûlé les murailles de Troie
Que pour que nos yeux nus en reflètent l'horreur;
Je vous hais, je vous hais, de m'avoir pris Hélène
Et sa tendresse ardente et son puissant amour
Et d'avoir fatigué de douleur et de haine,
Ce coeur qui me repousse et que j'aime toujours.
(Elle quitte la scène, violemment)

Hélène :

Comprenez-vous, Pollux, ma détresse et ma crainte
Et sous quel faix je vais rentrer en ma maison;
O vous, l'ainé des miens, dont les conseils sans feinte
Affermissaient jadis ma naissante raison,
Des yeux fixés sur moi tout à coup me convoitent,
La bouche qui m'approche est brûlante soudain,
La ~~simple~~ main que l'on me tend ~~tendue~~ est attirante et moite
Et l'on diraitbque les lèvres du vent ont faim,
En descendant, le soir, sur ma gorge qu'il frôle.
Quand la foule m'entoure ou me suit pas à pas
Je n'ose prononcer les plus simples paroles
De peur qu'un sourd désir n'y réponde tout bas.

Pollux :

Que ton âme, ma soeur, est donc désemparée !

Hélène :

Dire que j'espérais revivre, ici, en paix
En revenant vers toi, ~~douce~~ belle et ~~simple~~ pauvre contrée,
Grèce natale où tout mon coeur me précédait !
N'étais-tu pas pour moi, la pure et calme enfance
Et tes fleuves, tes bois, ton ombre et ton soleil
Ne me semblaient-ils point ligués pour ma défense
Quand j'aurais eu besoin d'impérieux conseils.
Monn âme était chantante en abordant tes rives,
Mes pieds, mes mains, mon corps entier a tressailli
Rien qu'à fouler ton sol rempli de sources vives
De fleuves sinueux et de torrents jaillis.
Je suis chez moi depuis un jour et les blocs tombent
Du haut du fronton d'or que mon rêve a construit.
Oh ! qui me rendra Troie et la rouge hécatombe
Des guerriers s'égorgeant en luttant dans la nuit ?
Qui me rendra, de mer en mer, ma vie errante
Et le lit parfumé d'affolantes odeurs
Où ma coupable chair passait indifférente
Sans cris passionnés, mais du moins sans horreur;
Car c'est ici, dans ma patrie et dans ma race
~~Chez~~ Par une vierge et ~~chez~~ par un frère, ici, chez eux,
Que j'ai compris jusqu'où pouvait aller l'audace
Et le crime et l'effroi des amours monstrueux.

Pollux :

Je vois, ma soeur, combien l'horreur et la surprise
Ont dû xx mordre et troubler ton âme tour à tour;
N'importe quand, le jour, la nuit, je t'autorise

A demander chez moi et conseil et secours.
Mais pourquoi Ménélas ne te vient-il en aide ?

Hélène :

Oh ! qu'il ignore tout, même cet entretien :
Il se fait vieux; il a souffert; sa force cède;
Quand sa nef approcha des pays doriens
Et que ses yeux mouillés regardaient ces montagnes
Je me jurai de ne le plus troubler jamais.
Je veux qu'un amour sûr désormais l'accompagne
Et qu'il m'ignore, afin que sa vie ait la paix.
C'est vous vers qui s'en vient, dans sa détresse, Hélène,
Vous qui m'avez connue et qui ne m'aimez pas.

Pollux :

Certes, j'ai mes desseins : je sais quel chemin mène
Jusques au but marqué vers où tendent mes pas;
Néanmoins, ne crois pas que mon âme soit morte;
Je ne puis regarder en silence tes yeux;
Mais j'ai la volonté si allègrement forte
Que tout mon coeur se tait, quand mon orgueil le veut.

Hélène :

J'ai confiance en vous; d'ailleurs, en qui l'aurais-je ?
En qui puis-je l'avoir si vous m'abandonnez,
Si les mots que j'entends ne sont que leurre et piège.
Je vivrai loin de vous, sans vous importuner
Sachant que votre bras garde ma solitude;
J'ai trop d'orgueil encor pour me plaindre toujours
Et vous ne saurez pas ma sombre lassitude
D'avoir ployé, depuis vingt ans, sous tant d'amour.

SCENE V

A cet instant, une foule entourant Ménélas et lui parlant, s'avance en tumulte sur la scène. Ils sortent de la salle de l'assemblée.

Un notable (à Ménélas) :

Je vous assure, ô roi, qu'il ne se doutait guère
Combien étaient cruels les mots qu'il prononçait.

Un autre :

Il était comme en proie aux démentes colères

Et les cris dans sa gorge enflaient et s'étouffaient.

Un autre :

Ceux qui sentaient leur cause à la sienne mêlée
Avaient honte de tant d'excès !

Pollux (au Notable) :

Quoi ? Qu'y-a-t-il ?

Le Notable (à Pollux) :

Castor vient d'insulter le roi dans l'assemblée :
Ses cris soudains, ses rauques, hargneux et vils .....

Ménélas :

L'outrage de Castor n'a point troublé mon âme
Et je ne permets pas que ces jours de bonheur
Soient ravagés, par sa folie et par les flammes
Qu'il recelait, comme un brasier, au fond du coeur.

Pollux :

O roi, votre bonté passe votre justice;
Mais Castor est coupable et les temps ne sont plus
Où j'excusais sa fougue et ses brusques caprices.

Ménélas :

Il est frère d'Hélène et frère de Pollux.

Pollux :

Certes, Leda nous enfanta tous trois et celle
Qui mourut de mort rouge, à Mycènes, jadis.
Mais seuls Hélène et moi, fûmes conçus sous l'aile
Du cygne éblouissant et pur qui descendit
Du mont Olympe, un jour, pour féconder ma mère;
C'est lui qui met en moi l'orgueil et le désir
D'être toujours d'un zèle et d'un esprit sincères.
Il m'aida à régner, il m'aide à obéir.

Castor paraît à son tour.

Il passe dans le fond de la scène entouré de quelques partisans.

Ne les écoutez pas; ils mentent tous, Hélène.
Moi seul je sais ce que je dis, ce que je fais;

Je ne suis qu'un dompteur de chevaux dans les plaines
Mais mon coeur est trop fier pour qu'il flatte jamais.

Pollux :

Castor ! Castor !

Castor :

Je vous laisse ce soin, mon frère
Vous prodiguez les mots et les discours mielleux
Et j'accours dénoncer votre adresse à forfaire
Lorsque l'heure est propice et que les rois sont vieux.

(il quitte la scène violemment - ses partisans l'entraînent).

Le rideau tombe

ACTE III

A C T E III

Electre :

Et maintenant que vous savez tout comme moi,
Quels souvenirs brûlants me frôlent de leur flamme
Comprenez-vous mes nuits de terreur et d'effroi
Et quels feux de folie enveloppent mon âme ?

Ménélas :

Je sais depuis longtemps, je sais combien toujours
Le meurtre est proche, hélàs, quand un Atride passe
Par ~~les chemins de ses Aïeux et~~ le chemin fatal de ses amours.
Mais toi, l'enfant, ta vie est pareille aux bonaces
Qui divisent le cours des tempêtes en mer.
Le sang que tu as vu par ruisseaux se répandre
N'a pu souiller les purs miroirs de tes yeux clairs.
Tu étais jeune, alors; tu ne dus rien comprendre
A ces meurtres brutaux ensanglantant la nuit
Et dont la rouge horreur effrayait la lumière
Ton coeur ignora tout .....

Electre :

Hélàs ! il a compris;
Il sait que l'amour tue et ravage la terre
Comme un fléau soudain, et que rien n'est plus fort
Sous les cieux embrasés de volontés mauvaises
Que le chant de sa vie, ou le cri de sa mort;
Et puis, il sait aussi que les destins se plaisent
En ces jours d'infortune à se jouer des rois
Et que montent les mots sur les lèvres humaines
Et que Castor vous hait et qu'il veut à la fois
Perdre le chef de Sparte et le maître d'Hélène.
Mon coeur recèle en soi de violents secrets.

Ménélas :

Les gestes de Castor ne peuvent point atteindre
Les hauteurs de ce front d'où je domine en paix;
J'ai trop connu l'excès dans les périls, pour craindre
Ici, chez moi, dans ma propre maison, celui
Qui se laisse emporter par des colères vaines.
Je ne veux point qu'il trouble un instant mon esprit
Ni que le soupçon naisse en mon âme sereine;

Vois-tu, je n'ai jamais, tout au long de mes jours,
Goûté tant de bonheur qu'en ces heures profondes
Où j'ai pu m'assurer du regressif amour
De celle qui s'en vint vers moi du bout du monde.
Tu ne sauras jamais, enfant, comme elle endort,
Au fond des coeurs calmés les soucis infertiles
Et comme sera douce, et ma vie et ma mort,
Sous ses yeux bienveillants et dans ses mains tranquilles.

Electre :

Pourtant, si ce bonheur que vous rêvez...

Ménélas (indulgent)

Tais-toi !
D'ailleurs, Pollux est là que l'on ne peut surprendre.
Il surveille son frère, et sert dûment son roi.
As-tu vu quelle ardeur il a mise à défendre,
Mon souverain pouvoir que Castor outrageait ?
Il sait, suivant le sort, régner ou se soumettre
Peut-être un jour, après ma mort, dans ce palais
Si mon geste le veut, marchera-t-il en maître ....
Il pourra commander, puisqu'il sut obéir,
Puisque son coeur est clair et son âme loyale.
Tu vois donc que je puis sûrement m'endormir
Dans la paix des longs jours et des heures égales.

Electre :

Castor n'est violent, ni farouche à demi
Bannissez-le de Sparte, éloignez-le d'Hélène.

Ménélas :

Pollux le contiendra, s'il est mon ennemi.

Electre :

O coeur trop indulgent qui ignorez la haine !
O confiance aveugle et insensée ....

Ménélas (souriant)

Enfant ....
Voici que le soir tombe avec la paix et l'ombre,
Et les brises de mer dans le jour étouffant;
Veux-tu, comme autrefois, gagner le coteau sombre
Où je te menais voir se diviser au loin
Les chemins qui s'en vont vers Argos et Thyrinthe ?
Tu pourras m'y redire encor ce qui te point,

Et je pourrai sourire en écoutant tes craintes

(à Pollux qui paraît)

Nous accompagnez-vous, Pollux, dans la forêt ?

Pollux :

Je viens dire aux bergers que demain, ils ramènent
Béliers, agneaux, brebis, des prés vers les marais
Et qu'ils tondent, à l'aube, et qu'ils sèchent les laines,
Et qu'ils parquent les boucs, avant le soir, là-bas.

Ménélas :

Adieu !

(Il prend avec Electre le sentier qui conduit vers la montagne)

SCENE II

Pollux - Castor

Pollux :

Je te cherchais.

Castor :

Je ne te cherchais guère,
Et ce n'est point vers toi que se portaient mes pas.

Pollux :

Je sais que mes conseils ~~te sont fiel et~~ colère excitent ta
Et que tu hais, en moi, celui qui sert le roi.

Castor :

Je vous hais tous. Mais lui, le roi, possède et garde
Impunément, ici, dans son lit, sous son toit,
Celle dont la splendeur fait mon âme hagarde.
Je ne puis plus attendre et ma tête est en feu;
Je me vois emporté par ma fièvre et ma rage,
Par les bonds de mon coeur, par les cris de mes voeux,
Comme un terrible et despotique orage.
par

Je suis hanté. Hélène est là, ici, partout,
Je dévore sa chair en mes rêves voraces
J'assiège ses flancs nus avec mes désirs fous ....
Et Ménélas me raille, et m'a volé ma place.
J'ai mes desseins. Je sais qu'il est là-haut. J'y vais.

Pollux (railleur) :

Je n'ai même pas dû lui indiquer la route.

SCENE III

Pollux, les bergers, Hélène, la foule.

Pollux (au chef des bergers qui survient. les autres suivent)

Berger, tu mèneras demain vers le marais
Où l'herbe neuve et compacte se broute
Tout le troupeau,
Tant les agneaux parqués que les chèvres nomades.-
Et maintenant, pour changer de propos,
Raconte-moi ce qu'on a dit, dans les bourgades,
Du triomphal retour de Ménélas.

Le berger :

Sparte n'eut d'yeux que pour les yeux d'Hélène.
Je sais des gens qui ont baisé la cendre vaine
Où se posaient ses pas.
Le roi est vieux; il est au bout de sa carrière;
Certes, il revient d'Asie et rapporte du bien,
Mais c'est vous qu'on regrette et c'est vous qu'on espère
Bien qu'on n'en dise rien.

(un silence.- Pollux ~~s~~semble écouter - le berger veut se retirer).

Excusez-moi, j'ai trop parlé, peut-être.

Pollux :

Non, non, j'ai le besoin de ~~causer avec~~ *désir m'attarder, ici* toi :
Dis-moi, j'aime à connaître
Si le bonheur ~~changeant~~ s'attarde ~~sous ton~~ toit, *te garde des soucis* (il écoute et parle distraitement)
Et si les tiens
Soignent ta maisonnée

Et augmentent par leurs travaux, ton bien,
De saison en saison, et d'année en année ?

(Il écoute)

Le berger :

Seigneur, tant de sollicitude ....

Pollux (interrompant, fiévreux un peu)

Les temps sont durs, la vie est rude
Et les soins incessants qu'on donne à ses troupeaux
Ne déjouent point toujours la perfidie
Tortueuse des maladies.
Quel est l'homme qui peut compter sur le repos
Certain, profond, placide ?

Le berger :

Seigneur, quand vous régniez, on aimait à songer
Que votre esprit fécond, souple et lucide
Eloignait de nos murs et l'~~affre~~ angoisse et le danger;
Et l'on disait : " Un dieu bienveillant l'accompagne ".

(Un berger vient de paraître, descendant du sentier de la montagne du fond. ~~crie de loin)~~ Pollux s'est levé. Regarde anxieusement. Le berger crie en s'approchant.

On a tué le roi, là-haut, dans la montagne !

(Etonnement, des bergers on va vers lui, on l'entoure, on l'interroge).

Pollux :

Qui ?

Un berger :

Quoi ?

Le berger (descendu de la montagne)

Castor !

La foule

O Ménélas !

Un berger :

Le Roi !

Dis, me vois-tu, à cette heure droit devant toi
Plaçant et déplaçant ma main sur ton épaule
Et m'éloignant de toi et saisissant la gaule
Et la ployant et te parlant avec ma voix ?
Berger, regarde bien; berger, qu'il te souvienne
Que Pollux est fidèle aux coutumes anciennes
Qu'il s'interroge et qu'il ne veuille rien négliger
De ce qui touche à l'intérêt de ses bergers. ——

(Tumulte - Hélène angoissée et sortant du palais, appuyée, fléchissante, au péristile)

Hélène :

Quoi ? quoi !
Ces foules, ces appels, ces pleurs, ces cris ... le Roi !
Dites, vous qui savez, dites ... dites ... mon frère ?

Pollux :

Hélas ! combien, ma soeur, le sort nous est contraire
Et quel terrible deuil se répand sur Hellas !

Hélène :

Mort ?

Pollux :

Castor, notre frère, a tué Ménélas.

Hélène :

Dieux ! Dieux !

Pollux :

O la sanglante et terrible surprise !
Et comme en nos deux coeurs frappés, tous liens se brisent
Qui rattachaient notre âme à cet homme démont.
Je punirai ce crime avec acharnement;
J'en montrerai la rouge et noire forfaiture;
Je ferai taire en moi les cris de la nature.

Hélène :

Qu'on me mène, là-bas, où Ménélas est mort !

Le berger (qui annonça) (~~elle était [illegible] le berger~~)

Quand je suis accouru, on ramenait son corps
Du côté des vergers vers sa haute demeure;
Vous l'y retrouverez, sur son lit, à cette heure.
Son visage était calme, et ses yeux refermés.

Hélène :

O pauvre roi que ~~j'ai~~ je n'ai point assez aimé !

(Hélène gagne le palais, ~~soutenue et ac-~~ lentement ~~calée~~)

Pollux (au berger) :

Electre accompagnait Ménélas. Que fit-elle ?

Le berger :

Je l'ai vue étancher la blessure mortelle;
Une fixe lueur brillait dans ses yeux fous :
Elle rampait autour du corps, sur ses genoux
Et sa plainte courait et s'exaltait dans l'ombre.-
Soudain, elle a gagné, là-bas, les grands bois sombres
Pour rejoindre Castor en leur dédale obscur.

Pollux :

Qu'on enlève les fleurs et les branches des murs;
Qu'on pleure abondamment une telle victime
Et que Sparte rejette avec horreur ce crime
D'un homme aveugle et dangereux que je bannis.

(La foule grossit, notables, laboureurs, femmes, enfants, mais sans bruit).

Tu n'as pu savourer, roi Ménélas, les fruits
Dont la paix diligente et ma loyauté franche
Avait chargé dans ton pays toutes les branches.
Tu étais juste et calme et sage, et ton renom
Brillait plus clair que l'orgueil d'or d'Agamemnon.
Ta main tenait un sceptre intact et ta puissance
Marchait d'accord, toujours, avec ta bienfaisance !
Tu revenais vainqueur, simplement, sans orgueil
Ne voulant rien, sinon qu'on oubliât les deuils
Et la multiple horreur des lointaines tueries
Et qu'on songeât à vivre heureux dans la patrie.
Ta voix, pour te venger, en mon coeur retentit.

(Soudain, en ce remous, un second berger dévale de la montagne et crie à Pollux) :

Le berger : (à Pollux) :

O le nouveau malheur qui fait frémir la nuit !
Electre, qui suivait votre frère en sa course,
Tandis qu'il s'arrêtait pour boire au creux des sources
L'a frappé d'un coup sûr, et l'a tué.

Pollux :

Enfin !
Elle nous venge tous. Elle a compris soudain

En son âme superbe, ardente et meurtrière
Que je ne pouvais pas, moi-même, tuer un frère,
Elle a compris, vous dis-je, et frappé en mon nom.

(S'en allant vers Hélène)

Et ma soeur qui l'ignore, et pleure en sa maison.

SCENE IV

La foule - Pollux.

Un notable :

Voici Sparte qui se lamente encor,
Après avoir souri ~~un~~ à peine un jour entier,
Depuis l'aurore.

Le berger (continuant son récit) :

Castor fuyait par le hallier
L'eau le tenta; la fièvre
Brûlait ses lèvres;
Il se pencha, il se mit à genoux
Sur la terre dure;
Quand tout à coup
Avant même qu'il n'eut puisé l'eau pure,
Le couteau se planta dans son dos, largement
Un geste, un seul, avait tranché sa vie errante
Son corps tombé resta sans mouvement
Tandis qu'à ses côtés, soudain indifférente,
L'étrange Electre regardait.

Un notable :

Les Dieux se sont servis de son audace
Et de son coeur trop prompt à punir un forfait.

Le berger :

Aucun trouble secret ne contractait sa face
Et son calme semblait à nous tous effrayant.

(un repos)

Alors deux bûcherons qui rentraient à cette heure
Ont enlevé le corps béant,
Et l'on couché dans leur demeure;
Tandis que les bergers emportaient Ménélas.-

Un notable :

Le roi ne comptait plus sur une ample carrière;
Mais lui, Castor, que les plaines de l'Eurotas
Nourrissaient de vaillance et de force guerrière !

Simonide :

Et maintenant que Ménélas n'est plus,
Qu'Oreste a fui et que Pyrrhus charme Hermione,
Qui donc tiendra en son pouvoir Lacédémone ?

(Cris nombreux)

Pollux, Pollux, Pollux ! Assurément, Pollux !

Simonide (poursuivant) :

Je reconnais qu'il fut assez longtemps un maître
Que Sparte a proclamé fidèle, habile et droit;
Que son règne fini, il a su se soumettre
Sans révolte, comme il convient, à l'ancien roi,
Qui revenait d'Asie et rapportait la gloire.
Je sais qu'il aime Zeus et vénère Pallas,
Qu'il est de conseil souple et d'aide méritoire
Mais Castor est son frère et tua Ménélas.

Un berger :

Pollux jouit ici de l'estime unanime.

Simonide :

Qu'importe ! il est du même sang que l'assassin
Et l'intérêt toujours est la raison des crimes.
Aucun de nous ne sait quels furent ses desseins
Et s'il prenait Castor pour dupe ou pour complice.

Tous les bergers :

Fourbe ! traître ! Il calomnie ! il ment ! il ment !

Le notable - Simonide :

Ne vous emportez pas : je parle sans malice,
Mais je pense et je parle avec discernement.

Un berger :

Vous détestez en nous, ceux que Pollux protège.

Un vigneron :

Vous voulez ranimer les querelles des bourgs.

Un autre :

Vos mots cachent sous eux et l'embûche et le piège
Et le ressentiment se glisse en vos discours.

Un notable (ami des bergers, à Simonide) :

Votre ardeur ne vous sert qu'à réveiller les haines;
A soupçonner Pollux, alors qu'il est absent
Et console, dans ce palais en deuil, Hélène.

Euphoras :

Dussé-je à mon tour vous paraître offensant
Je constate, depuis qu'Hélène est revenue
Que le meurtre se lève et rôde parmi nous.

De toutes parts :

Impie ! impie ! impie !

Euphoras (continuant)

Et que rien n'atténue,
Pas même de la voir pleurer sur son époux,
La peur que j'ai de la sentir présente à Sparte.

Un berger :

Que celui-là qui parle ainsi soit rejeté
Par tous et que sa femme et ses enfants partent
Et s'exilent au loin en des lieux sans clarté.

Un jeune homme :

Pour elle, on combattit plus de dix ans à Troie;
Aucun homme, jamais, n'y renia l'orgueil
De provoquer la mort dont la vie est la proie.

Euphoras :

Nulle beauté ne vaut qu'un pays soit en deuil.

Tous :

Lâcheté ! lâcheté !

Euphoras :

Redoutez les familles
Dont Hélène est la fleur et Tyndare le tronc,
Et Pollux et Castor les sauvages ramilles.

Un berger :

Jamais, le fils de Zeus n'a subi tel affront !

Simonide (appuyant Euphoras) :

Euphoras a raison; il devine dans l'ombre
Mille desseins cachés que vous ne voyez pas.

Un berger :

Nous voyons mieux que lui et nous sommes le nombre
Et la ville, c'est nous !

Simonide :

Vous n'êtes que ses bras !

Un berger (le poing tendu vers Simonide) :

Que votre langue sèche et meure en votre bouche !

Un jeune homme (même geste que le berger) :

Que la foudre ravage et brûle votre toit !

Un autre (même geste) :

Que plus aucun de nous, avec vous, ne s'abouche.

(Gros tumulte. Pollux sort du palais et s'arrête sur la terrasse. Quelques uns se précipitent vers lui et un berger, le désignant, crie à tous):

Le berger :

Voici Pollux qui sera maître et sera roi !

Pollux :

(Après un grand silence; il s'adresse surtout à ceux qui l'ont combattu et forment un petit groupe à gauche du théâtre) :

J'ai entendu gronder vos querelles fatales
Et voulu que ma soeur ne les entendît pas :
Elle est seule, à présent, et pleure Ménélas
Loin de tout bruit, là-bas, au fond de la grand'salle.
Si je n'estimais pas, plus que ma gloire altière
Le bien de Sparte et votre orgueil d'être avant tout
Ceux dont on dit : " Ils sont riches, puissants, jaloux
Des troupeaux de leurs prés et des fruits de leurs terres "
Vos cris pourraient passer, sans émouvoir ma voix.
Mais vous, dont le discours vers le blâme dévie
Dites, quelqu'un a-t-il mieux employé sa vie
Pour la grandeur de Sparte, et pour ses fils, que moi ?
J'appris, pour vous l'apprendre, à mieux tailler la vigne;
Je vous aidai par mes conseils et mes deniers
A défricher le ~~sol~~ champ propice aux citronniers
Au long de l'Eurotas et de ses bords insignes.
Le sol vous est soumis comme un cheval dompté.
Partout, autour des clos, s'épand l'eau salutaire
La fortune est à vous, féconde et tributaire
Et Sparte - un bourg jadis - est, aujourd'hui, cité.
Soyez ingrats - qu'importe ! Elle est à moi, la joie
D'avoir été utile, et de m'en souvenir,
Afin d'être plus prompt encore à vous servir,
Même vous, dont la haine en cet instant tournoie
Autour de mon front calme et de mes yeux sereins.

Simonide :

Nul ne vous hait.

Un berger (au notable) :

Alors, pourquoi l'amer reproche
Surgissait-il et volait-il de proche en proche ?

Un berger (au berger) :

Laissez parler Pollux, il apaise et convainc.

Le second notable opposant :

Qu'il se défende !

Pollux :

Hélà ! je n'y suis point habile .....
Mais si parmi nous tous, était présent, Nestor,
Certes, son esprit clair et sa langue mobile
Rappelleraient lequel je fus en ces temps d'or
Où je partis, poussé par lui, vers la Colchide.

J'étais tout jeune, et sur la nef Argo, longtemps,
Le grand vieillard se fit mon conseil et mon guide.
J'appris alors son souple et net enseignement,
Son zèle sans répit, et sa force sans haine,
Je sais conduire un peuple aux routes du bonheur,
Je suis le fils de Zeus et le frère d'Hélène
Et Castor n'eut jamais notre sang dans son coeur.

Euphoras :

Castor est mort, Hélène est seule dangereuse.

Pollux :

Ne parlez point ainsi et dites-vous plutôt
Que sans elle, la gloire et ses ailes fougueuses
N'eussent touché au front la Grèce et ses héros.
L'angoisse est nécessaire aux races qui sont fortes
Et pour grandir encor, il leur faut le danger.

(un silence)

Amis, rappelez-vous, qu'à Troie, au long des portes,
Quand le soir s'étendait sur les champs ravagés
Et qu'Hélène marchait, seule, dans la lumière,
Ceux qui la regardaient passer, du haut des tours,
Disaient : " Que nous importe et la mort et la guerre,
Et la chute des corps sanglants sur le sol lourd
Et le fracas entre eux et des chars et des armes,
Puisque rien de plus beau sous le ciel n'a vécu
Que la femme qui met en nos coeurs tant d'alarmes " ?
Ils raisonnaient ainsi, et c'étaient des vaincus !
Et ma soeur s'en allait sans ouïr leur louange,
Et vous, vous les vainqueurs, vous osez l'outrager.

(Personne plus ne parle, Pollux continue)

Mais je veux oublier vos paroles étranges
Et ne voir en vos coeurs qu'un émoi passager.

(Tous l'acclament)

Sparte doit ressuvoir plus haute de l'Epreuve
Et du deuil où la plonge, hélàs ! la mort du roi,
Hélène est plus sacrée encor, puisqu'elle est veuve
Et que de tous les siens, il ne reste que moi.
Le meurtre s'est ruée
~~La mort s'est acharnée~~ sur le meilleur des hommes
~~Mais quand vous aurez tous~~ ~~vous aurez tous~~ ~~pleuré sur son tripas~~ (une pause)
~~Mais après les honneurs~~ rendus à son trépas
~~Dites vous bien~~ que c'est ma soeur & moi qui sommes,
vous vous direz
Qui sommes seuls, ce qui reste de Ménélas.

(une pause)

Et maintenant, je sais qu'un mot eût pu suffire
Pour nous mettre soudain, comme autrefois, d'accord.
Je dirai donc que Zeus, - mais pourquoi vous le dire -
Que Zeus, mon père, a dès longtemps fixé mon sort,
Et que j'entends sa voix, tout au fond de mon être;
Il commande, j'écoute et suis sa volonté.
Ce n'est pas moi, c'est lui qui dit : " Tu seras maître
Et régneras dûment sur les peuples domptés ".
Je voudrais me soustraire au poids des diadèmes,
Mais Zeus est tout-puissant et son ordre est précis;
Et puisque j'obéis au Ciel, malgré moi-même,
Eh me proclamant roi, obéissez aussi.

(Acclamations, la toile tombe).

A C T E IV

A C T E IV

SCENE I

Hélène (sur le banc où elle était assise au 1er acte).

Mes larmes, les dernières,
Je te les donne à toi,
O Ménélas, époux et roi
Qu'à cette heure, recouvre et consume la terre !
O Ménélas, époux et roi
Je répands sur ta mort ma douleur solitaire
Et tout ce qui me reste encor de sombre amour.
Mon coeur, il s'est usé sur les routes du monde,
Ma chair est devenue errante et inféconde,
Mais tu fus oublieux et pardonnant toujours,
Et tu rouvris ta couche à mon corps adultère.
Mes larmes, les dernières
Je te les donne à toi !
J'aurais vécu tranquille et calme sous ton toit
Dans le silence uni des heures monotones,
J'aurais penché sur ton hiver, mes fleurs d'automne
Et simplement, j'aurais aimé subir ta loi.
O Ménélas, époux et roi !
Me voici seule et pauvre, au seuil de ta demeure
Où hier, ton coeur parla pour la dernière fois.
Vois mes regards vaincus, vois mes beaux yeux qui pleurent,
Entends le bruit, les bruits derniers que fait ma voix.
Ils vont s'éteindre aussi dans l'ombre, sous la terre;
O Ménélas, époux et roi,
Avant de te rejoindre en la nuit funéraire
Reçois ici, reçois
Mes larmes, les dernières !

SCENE II

Pollux - Hélène

Pollux :

Je t'apporte, ma soeur, la joie et la victoire;
Ton deuil va ~~s'effacer sous~~ les feux de ma gloire; /s'absorber dans
Tu ne cesseras point d'être reine un seul jour
Et le peuple qu'on guide et qui sait, tour à tour
A chacun de ses rois que les destins désignent

Ce pays où sont nés

Donner sa confiance et son amour insignes,
Tu maintiens sur le trône, et m'y range avec toi :
Tu demeures la reine, et je deviens le roi.
Ce pays ~~dont tu sors~~ notre mère et Tyndare,
Pour ses enfants divins tout à coup se déclare
Et si les dieux, un jour, veulent, superbement,
Que nous brûlions, tels deux astres au firmament
Préparons-nous, tous deux en dominant la terre,
A ce règne éternel dans l'ombre autoritaire.

Hélène :

O Ménélas ! ton nom est oublié déjà !

Pollux :

Laissons, laissons les morts dormir. La vie est là,
Magnifique, soudaine, impatiente et belle;
Elle te fut, jusqu'aujourd'jui, rude et rebelle,
Mais pour tout l'avenir, je te la dompterais .....

Hélène :

Trop tard, trop tard !

Pollux :

Non, non, il n'est trop tard, jamais,
La fortune se lève et suit mon char qui passe
N'importe en quels chemins du frémissant espace :
Mes plus vagues désirs deviennent de la chair
Réelle, et prennent ~~mon~~ corps, et se meuvent dans l'air.
Je viens, et l'on m'écoute, et tous mes stratagèmes
Que je les voile ou non, réussissent quand même;
J'apaise, quand je veux, la haine ou la fureur,
Et mes gestes distraits façonnent le bonheur.

Hélène :

O la folie humaine !

Pollux :

O la puissance vraie !
L'orgueil est le froment; le désespoir, l'ivraie;
Dans Sparte, à l'Agora, tout le peuple t'attend
Les yeux conquis, les bras levés, le coeur battant,
Les pères et les fils, les filles et les mères
Jettent vers toi leurs cris, leurs voeux et leurs prières;
Leur unanime ardeur m'a dépêché vers toi.
Viens entendre l'amour qui halète en leur voix,

Viens te brûler dans ton triomphe et dans leur âme;
C'est moi qu'ils ont nommé, mais c'est toi qu'ils acclament.

Hélène :

Pourquoi connaître encor ce que j'ai trop connu ?

Pollux :

La terre entière exulte et baise tes pieds nus
Avec la bouche en feu de ses foules ardentes;
Laisse apaiser enfin tes angoisses grondantes
Renais : l'heure est unique et je me sens au coeur
Tant de force assurée et de pouvoir vainqueur
Qu'il n'est rien pour nous deux, au monde, que je craigne.
Je tiens le sort en main : je suis maître et je règne.

Hélène :

Et que m'importe, à moi, que tu règnes ou non
Sur ce pays funeste et désormais sans nom
Dont les eaux des torrents et les eaux des abîmes
En vain déborderaient pour effacer ses crimes.
Ma volonté est morte et ne tend plus à rien,
Ton insolent bonheur me fait haïr le bien;
Tout mon être est brisé jusqu'au fond de mon âme;
Il n'est plus un orgueil, il n'est plus une flamme
Dans mon sein dévasté, ni dans mes yeux déserts.

Pollux :

Tu mérites, ma soeur, ta peine et tes revers.
Quand hier, tu m'implorais et que tremblait ton âme
Au bondissant assaut de deux amours infâmes,
Je surprenais en toi, debout, malgré les deuils
La fermeté, l'ardeur, la révolte et l'orgueil
Et je te promettais mon secours et mon aide;
Aujourd'hui, sans raison, soudain, ta force cède,
Tu ne demandes plus mon fraternel appui;
Tu vas comme une aveugle au-devant de ta nuit;
Plus un cri de fierté ne sonne en ta poitrine;
Ta beauté se prépare à n'être que ruine;
Et tout cela t'arrive, et tout cela se fait
Parce qu'un homme est mort que tu n'aimas jamais.

Hélène :

L'aimer ! Je faisais mieux, je lui vouais ma vie.
Un zèle, une tendresse intime, inassouvie
Encor, et que jamais je n'avais découverts
Aux replis de ce coeur que foula l'univers,

Renouvelaient pour moi jusques au fond, mon être.
Le roi était heureux, rien qu'à me voir paraître,
A me sentir, le soir, assise auprès de lui.
J'étais le feu paisible incliné sur sa nuit,
Et certes, il me sentait tout entière fidèle
Tant ma main était calme et presque maternelle.
Non, tu ne peux comprendre, hélàs ! comme sa mort
A tué, dans mon âme et tué dans mon corps,
Jusqu'au dernier désir, jusqu'au dernier rêve,
Jusqu'au dernier ferment de la dernière sève.

Pollux :

Adieu ! tu es vaincue et je ne tente plus
De hausser jusqu'au mien ton front irrésolu;
Tu n'es plus rien au monde, et tu n'es plus Hélène,
Je sépare d'un coup ta fortune incertaine
De la mienne, trop belle, et qui court le danger
En s'attardant ici, de choir ou de changer :
Le malheur est fatal à celui qui l'approche.
Dans l'orage et le vent, la pourpre s'effiloche :
J'ai peur de ta présence. Adieu ! Adieu !

Hélène :

Va !

SCENE III

Electre (qui débouche sur la scène lentement et comme lassée)

Hélène :

Toi !

Electre :

J'erre, depuis hier soir, seule, dans l'ombre blême
A travers la forêt, par des chemins étroits;
Je ne retrouve plus, dans le fond de moi-même
Ce coeur sauvage et noir qui vers la mort hurlait;
Je sens tomber enfin ma haine héréditaire
Et sur mon front, passer quelques heures de paix.

Hélène :

Tu vengeas mon époux en immolant mon frère.
Tu ne tuas l'un d'eux, hélàs ! que pour calmer,
Que pour noyer dans le sang frais de ta victime

La jalouse fureur qui te porte à m'aimer;
Tu es en même temps la justice et le crime
Comme l'étaient, les tiens, à Mycènes, jadis.

Electre :

C'est Ménélas, ~~lui seul, lui~~ Menelas seul que vos yeux pleurent,
Lui seul qui vous fut tendre et pardonnant, tandis
Que les désirs montaient vers vous dans sa demeure
Et que, traîtreusement, sa mort se préparait.
O roi ! on t'a frappé lorsque j'étais ton guide,
On t'a frappé, sous mes regards, dans la forêt,
Sous mes regards à moi, ta nièce, une Atride ....
Et tu t'es affaissé entre mes tristes bras,
D'un coup, la bouche close et morne et sans paroles.
C'est toi qui vers Castor as dirigé mes pas,
Quand la brusque vengeance emplit ma tête folle,
Qui m'as armée et soutenue - o grand vieillard !
O coeur fait de bonté, de paix et de sagesse -
Et qu'on assassinait lâchement, à l'écart,
Sans reculer devant l'aspect de ta faiblesse.

(à Hélène, directement)

~~Vous s'auriez pour Cast~~
~~Qu'auriez-vous fait ?~~ Pour
Qu'auriez vous fait ?

Hélène :

O Dieux !
~~Hélas~~ !

Electre :

Son sang coula sur moi,
Sur ma main qui tâchait de fermer sa blessure;
Je regardais ses yeux qui entendaient ma voix
Crier ma plainte aux Dieux sous la sombre ramure.
Hélas ! que n'étiez-vous, Hélène, auprès de nous
Ou que n'entendiez-vous, d'ici, mon cri sauvage
Avant que Ménélas, mon roi et votre époux
Eût raidi dans la mort les traits de son visage.
Son corps, je le sentis bientôt se refroidir.
J'aurais voulu donner et ma vie, et mon âme,
Pour rappeler vers lui ses jours prêts à s'enfuir,
Mais je n'avais, hélas, que mon souffle de femme
Qui n'a pu réchauffer son grand torse fendu.

Hélène :

O douleur qui ravage ! O vengeance qui brûle !

Electre :

Depuis que j'ai frappé mon coeur s'est détendu
Et le calme est tombé avec le crépuscule
Comme un large repos sur mon être éperdu.
J'ai vu la vaste nuit dont les astres fourmillent.
Sans peur, darder vers moi ses regards acérés,
J'ai songé au destin de ma rouge famille
Et lasse, avec bonheur, j'ai longuement pleuré.
Tant de forfaits ! tant de bourreaux ! tant de victimes !
Tant de sang répandu à travers les chemins
Et le plus ancien meurtre et le dernier des crimes
Qui semblaient réunis, à cette heure, en ma main;
Et ma vague raison, et mon esprit nocturne
Flottaient sur tant d'horreur et ne comprenaient pas,
Et toujours mes longs pleurs, comme échappés d'une urne
S'écoulaient de mes yeux et tombaient sur mes pas.

(Elle s'est assise, Hélène s'est placée auprès d'elle).

Hélène :

Hélas ! mon âme aussi est trouble et indécise;
Moi, j'ai subi le mal, comme toi, tu l'as fait;
Et néanmoins, je reste à tes côtés, assise
Et je trouve en tes pleurs, je ne sais quel attrait.
O ces flux et reflux de maux qui nous submergent,
O l'air de ces temps noirs brûlant comme un venin !
Oh ! tout ce sang versé sous tes regards de vierge
Pour qu'à leur tour, s'y habituent tes pauvres mains.
Nous venons de si loin, du fond de nos ténèbres,
L'une vers l'autre, et, lentement, nous confondons,
Nos détresses, nos cris, et nos ~~regrets~~ pensers funèbres
N'osant nous dire encor que nous nous pardonnons.
Je t'ai connue enfant, chez ma soeur, ta mère,
Tes yeux tristes luisaient sous ton grand front pâli.
Un soir, que tu pleurais déjà sur tes chimères
On t'apporta chez moi pour dormir en mon lit,
Je pris tes mains, je caressai ta chevelure,
Et tu t'es endormie en écoutant ma voix,
Comme un beau fruit d'été, sous la ramure obscure.

(Depuis quelques instant, Hélène, comme sans le savoir, a caressé les cheveux d'Electre)

Electre :

Prenez garde ! prends garde, Hélène, épargne-toi !

La furie en mon coeur n'est jamais qu'endormie
Oh ! tes mains sur mon front ! tes mains sur mes cheveux !
Oh ! ton souffle soudain sur ma chair ennemie
Et tes doigts, et tes bras, et ton corps, et tes yeux !

Hélène (qui s'est levée) :

Oh ! les bonds de ton coeur, à travers sa misère !

Electre (égarée) :

Hélène ! Hélène !

Hélène (qui s'est reprise) :

Eloigne-toi ! Séparons-nous !
Le moindre instant de paix m'est refusé sur terre,
Il n'est plus que la mort qui nous convienne à tous.

Electre :

Hélène !

Hélène :

Hélàs ! je m'oubliais à être bonne
Mais rien ne m'est permis, pas même le pardon !
Tous les malheurs humains en mon être résonnent
Et s'y heurtent entre eux, sans en trouver le fond.
O mon sort douloureux ! O ton âme effrénée !
Séparons-nous sans pleurs, éloignons-nous sans bruit
Et poursuivant toutes les deux nos destinées,
Achevons de mourir, n'importe où, dans la nuit.

SCENE IV

Hélène - Zeus - Deux Bergers -

Hélène gagne le haut de la terrasse.
Electre n'osant la suivre, continue à
errer en silence autour de la demeure
de Ménélas et finit par disparaître.

Hélène (sur la terrasse)

A l'avant-plan, deux bergers se sont
glissés et causent en désignant le bois.

1r berger

Je te dis que là bas brillent des yeux sans nombre
Et que bougent les pins & que vivent leurs ombres
Si tu n'as vu les Satyres viens donc les voir...

2m berger

J'ai peur

1r berger

Ne crains donc rien : ils me connaissent
Avec le lait de mes chèvres je les engraisse
Regarde : l'un d'entre eux s'accoude à l'abreuvoir.
Le bois entier remue & chante ; écoute, écoute...,
On entend des bruits de feuillage
& de vent.

2ème ~~pâtre~~ : Berger

C'est le cahot d'un char, quelque part, sur la route.

1er berger :

Ce sont leurs voix folles, te dis-je, ils vont parler;
C'est à nous deux qu'il appartient de démêler
Ce que, ce soir, les bois touffus disent aux plaines.

Les satyres :

Toi qui t'en vins du côté de l'Asie, Hélène,
Lourde d'amour souffert et de sanglots captifs,
C'est nous, c'est nous, c'est nous, les satyres furtifs
Qui t'appelons, ce soir, en nos cris de folie;
La terre est molle et chaude et les antres feuillus
Tout s'efface dans l'ombre et la nature oublie,
Et parmi nous, ton coeur ne se souviendra plus.

2ème berger :

O prodige !

1er berger :

Tais-toi !

(Hélène se penche du côté d'où vient le bruit).

Les satyres :

Nous sommes la démence
Et l'étreinte du vent qui s'accouple au bois roux;
Velue est notre chair, et le désir immense
Danse, se tord et bat la terre en nos pieds fous;
L'herbe, le sol, le mont et les combes profondes
Et les halliers troués de soudaines lueurs,
C'est nous-mêmes quand nous aimons : notre sueur
Lascive et bestiale est la sève du monde.

Hélène :

Dieux ! Dieux !

1er berger :

Hé bien ?

2ème berger :

J'entends confusément,
Mais je ne comprends pas.

1er berger :

Mais ils crient vers Hélène;
Les feuillages remuent tout au long de la plaine,
Et l'air, lourd de parfums n'est que frémissement.
Ecoute encor. Je vois luire l'eau des rivières
Là-bas, dans l'ombre, et les Naïades vont parler.

Une naïade :

Hélène, ô toi qui vis et respires sur terre,
Dans un corps plus brillant que le ciel étoilé,
Nos grottes de lumière et nos flots translucides
Te feront un palais bougeant de joyaux clairs.
L'amour est souple et doux entre nos bras liquides
Et de longs baisers d'or glisseront sur ta chair.

Hélène :

Oh ! ne plus voir, ne plus toucher, ne plus entendre !
O Dieux, qu'ai-je donc fait aux fleuves et aux bois
Pour que l'eau sinueuse en ses brusques méandres
M'angoisse tout à coup et se tende vers moi ?

1er berger (il gagne, avec son compagnon, le fond de la scène)

Regarde au loin, là-bas, où s'incurve le stade :

Des bacchantes en feu y courent sur les monts;
Ecoute, écoute encor.

Une bacchante :

Nous sommes les Thyades
Et nos corps sont de flamme, Hélène, et nous t'aimons;
L'ombre comme un vin noir nous enivre et nous brûle
Et nos danses, la nuit, font trembler les forêts.
Les rocs parlent et nous disent, au crépuscule,
Quand ils te voient passer, leur songe et leurs secrets;
Et les rocs et le sol et les ~~poussières~~ mêmes broussailles
Sentent courir en eux des frissons inconnus
Et même le caillou s'émeut, tressaille et t'aime
Quand ta marche l'effleure avec tes talons nus.

Hélène :

Je veux mourir, mourir, mourir et disparaître !
Où désormais marcher, où désormais dormir,
Où respirer encor sans que souffre mon être
Et qu'il sente soudain toute sa chair frémir !
Retirez-vous de moi, brises, souffles, haleines,
Lèvres fraîches des eaux, feuilles des bois mouvants
Aubes, midis, et soirs, et toi, lumière !

Un satyre :

Hélène !

Hélène :

Et toi, ombre des monts, et vous, gestes des vents,
Et vous, regards aigus qui brillez dans les pierres.

Naïades :

Hélène ! Hélène !

Hélène :

O misère de tout mon corps !
O larmes de mes yeux dans la vaine poussière !
L'espace entier me tient et m'affole et me mord !

Une bacchante :

Hélène ! Hélène ! Hélène !

Hélène :

O l'impossible asile !
La terre en mon tombeau ne sera-t-elle pas
Celle qui ~~recélant~~ recouvrant mon corps froid et docile
Incendiera ma chair ~~pâlie~~ serrée entre ses bras ?
O Zeus ! roi de l'éther subtil, force du monde,
Voici mes bras tendus vers toi, voici mes voeux :
J'ai l'horreur de la terre effrayante et profonde,
J'y crains encor l'amour et sa douleur en feu,
Et puisque désormais, plus rien ne m'est refuge,
Ni sous le ciel ouvert, ni dans le sol béant,
Anéantis mon être entier, ô toi qui juges,
Je repousse la mort et je veux le néant.

(Une grande lueur se fait, tombant des frises, au devant de la scène, - les deux bergers revenus au milieu de la scène voient l'apparition de Zeus et lèvent vers elle leurs bras)

Zeus (invisible) :

Ecoute, ô toi, qui fus pour les hommes, Hélène,
Je me dévoile ici, moi Zeus, maître des Cieux;
Ton coeur ne subdompter ni le deuil ni la peine,
Bien qu'il connût l'amour, plus fort que tous les Dieux.
Le noir néant que ton désir invoque et prie
N'existe pas sous l'or tournant des firmaments,
Tout s'épouse et s'épuise, et tout se déparie,
Mais pour s'unir ailleurs et vivre infiniment.
Affres, sanglots et cris ne passent sur la terre
Qu'ainsi que des brouillards sur les ravins des monts.
Ils n'entament jamais l'immobile mystère
Qu'est la réalité des roes durs et profonds.
Il te fallait saisir l'adversité rebelle
Pour en tordre la force et la suprême ardeur :
Mais tu n'étais que femme et si ta chair fut belle
Ton front n'imposa point l'orgueil de sa splendeur;
Meurs donc; meurs, mais renais; si tu souffres, qu'importe !
Ton sort ancien fait place à ton destin nouveau :
Voici ma foudre et mes tonnerres, ils t'emportent
Vers mes amours de Dieu et de père, là-haut.

(Un coup de tonnerre, Hélène est enlevée au ciel.- La toile tombe).